

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

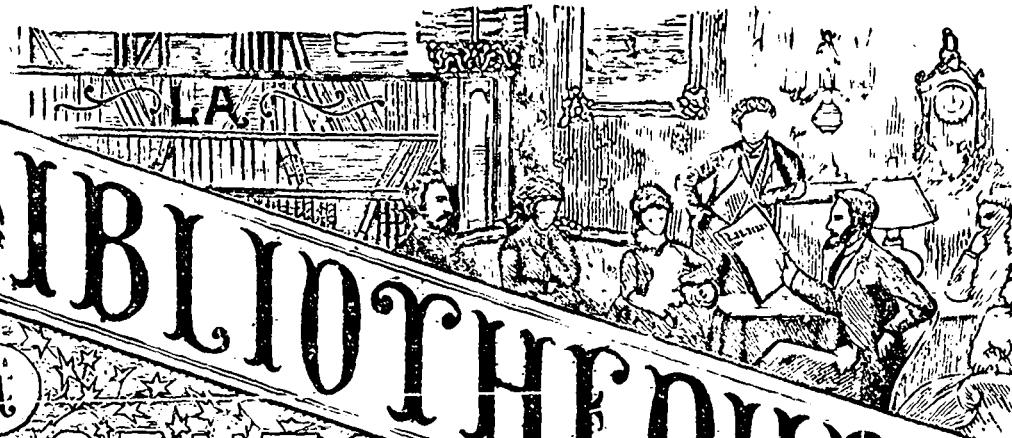
- | | |
|--|--|
| <input type="checkbox"/> Coloured covers/
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> Coloured pages/
Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> Covers damaged/
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> Pages damaged/
Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> Cover title missing/
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> Pages detached/
Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> Showthrough/
Transparence |
| <input type="checkbox"/> Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur | <input type="checkbox"/> Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression |
| <input checked="" type="checkbox"/> Bound with other material/
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input checked="" type="checkbox"/> Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure | <input type="checkbox"/> Only edition available/
Seule édition disponible |
| <input type="checkbox"/> Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées. | <input type="checkbox"/> Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible. |
| <input checked="" type="checkbox"/> Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue. | |

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

BIBLIOTHEQUE

CINQ CENTS



Publiée par FOZIER, BEALETTE CIE, 1540, rue Notre-Dame

Vol. IV

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 22 NOVEMBRE 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 7

A COUPS DE FUSIL

5me Partie de VŒU DE HAINE
PAR ERNEST CAPENDU



Deux hommes sous surrageaient accrochés à une épave et faisant des signaux de détresse. (page 152)

A COUPS DE FUSIL

(5^{me} partie de VIEU DE HAYNE par Ernest Capendu)

I L'AFFUT.

Lorsque le nouveau chef royaliste que d'Almoy avait nommé M. d'Estournal avait quitté Algaric, le folgoat s'était enfoncé dans les genêts, prenant une direction opposée à celle qu'avait suivie le mystérieux personnage.

La partie du fourré dans laquelle le nain s'était glissé était tellement épaisse, qu'il était littéralement impossible, surtout durant la nuit, de distinguer les objets ou les êtres à trois pas devant soi. Algaric se fauflait dans les herbes et les branches comme un serpent rampant dans le feuillage.

—Séverin ! murmura-t-il en s'arrêtant dans un endroit où l'herbe était foulée comme si on eût piétiné violemment sur le sol.

Un homme assis sur le bord d'un fossé creusé par les eaux et qui disparaissait absolument dans les ténèbres, se dressa vivement et s'avança vers le folgoat : c'était le fils du fermier de Crozon.

—Apprête tes balles, dit Algaric d'un ton solennel, le sang des bleus va couler ! Apprête tes balles, Séverin, car il faut que demain le poulpican verse son sang jusqu'à la dernière goutte !

—Je suis prêt ! répondit Séverin, mais Philopen mort, tu tiendras ton serment, folgoat ! Tu me diras la vérité... tu m'expliqueras ce que signifiaient ces paroles prononcées une nuit par toi, alors que je te reprochais de m'avoir empêché de mourir !...

—Silence ! dit vivement Algaric. Tu sauras tout, à l'heure où il faudra tout savoir, mais songe d'abord à exterminer les bleus, car il ne faut pas qu'un seul échappe ; songe que cette nuit est la dernière que le destin t'accorde pour imprégner tes balles et pouvoir atteindre le poulpican. Viens avec moi, Séverin, je connais le seul endroit par lequel les bleus peuvent tenter d'escalader la falaise... Viens, Séverin, et je te jure que je tiendrai toutes mes promesses.

Et le folgoat, passant devant le jeune Breton, se dirigea vers l'extrémité de la falaise. Ils n'avaient pas quitté l'endroit où ils venaient d'échanger leur courte conversation, que les herbes s'agitèrent légèrement sur la gauche.

On ne pouvait rien distinguer et cependant, à l'ondulation des têtes, on devait comprendre qu'un corps assez volumineux, rampant sur le sol, se glissait dans la même direction que celle qu'avaient prise les deux hommes.

II DANS LA CLAIRIÈRE.

A cette même heure, c'est à dire à l'instant où dans la caverne le capitaine corsaire prenait toutes les mesures pour vendre le plus chèrement possible sa vie et celle de ses compagnons, et où sur la falaise d'Almoy jurait la perte des marins de la *Brûle Gueule*, trois personnages étaient groupés à une courte distance du cromlech servant d'entrée aux grottes.

L'un de ces trois personnages, dont la taille gigantesque dominait celle des deux autres, se tenait debout, le dos appuyé contre le tronc noueux d'un chêne, les bras croisés sur sa large poitrine demi-nue, dans la pose d'une méditation profonde : celui là, c'était Philopen le muet, Philopen le poulpican.

A sa gauche, à demi repliée sur elle-même, comme une fleur sur sa tige trop délicate, était la jeune fille, compagne inséparable de l'étrange habitant des genêts.

De l'autre côté était un homme habillé en matelot, la tête recouverte du bonnet de laine brune. Cet homme, c'était Kernô. L'œil ardemment fixé sur l'horizon, il paraissait interroger avec une anxiété profonde et les genêts dont on apercevait les touffes et l'immensité de la mer qui se déroulait à gauche.

A l'endroit où étaient les trois personnages, il y avait une sorte de vaste clairière dans la forêt des genêts, une percée qui permettait au regard d'aller explorer l'océan. Dans cette clairière, le cromlech s'élevait, près d'une épaisse touffe d'arbres et d'arbustes ; c'était dans cette touffe presque impénétrable que s'était caché d'Almoy pour espionner les bleus quittant les grottes ; c'était dans cette touffe que Philopen, Kernô et la jeune fille se tenaient aussi silencieux et attentifs.

La brise était tombée, la mer ne montait pas encore, un silence profond régnait dans la clairière. La lune venait de se voiler sous un nuage et les ténèbres étaient épaisses.

Tout à coup un bruit léger retentit du côté des genêts, et une masse noirâtre se dessina dans la nuit. Philopen se pencha...

Un homme, quittant les genêts, s'avançait vers le cromlech : cet homme était de grande taille et enveloppé dans les plis d'un manteau noir.

Marchant d'un pas ferme, il rasa le taillis dans lequel étaient cachés les trois personnages. En ce moment un coup de vent subit écarta les plis du manteau, et la lune se dégageant illumina la clairière, éclairant le visage de M. d'Estournal.

Une sorte de grognement inarticulé se fit entendre.

M. d'Estournal s'arrêta en levant sa carabine, il regarda autour de lui, mais il ne vit rien et il franchit le seuil du cromlech.

Dans le taillis, un spectacle effrayant eût fait reculer d'horreur le plus intrépide : Philopen le muet, le géant, le terrible Philopen, paraissait en proie à un accès de fureur épouvantable. Il écuma, il avait des secousses nerveuses, ses yeux étaient injectés de sang, les os de ses jointures craquaient. Ce n'était plus un homme, c'était une bête féroce. Ses regards, comme deux traînées de flammes, se tenaient dardés sur l'entrée de la caverne dans laquelle venait de pénétrer M. d'Estournal.

Kernô avait saisi le bras droit du muet qu'il paraissait contenir violemment. La jeune fille, presque agenouillée devant Philopen, levait vers lui ses mains jointes et suppliantes.

III LA PLAGE

La marée commençait à monter, mais la brise soufflant de terre retardait son mouvement ascensionnel. Il était cinq heures du matin et, à cette époque de l'année, la nuit était encore complète. L'obscurité était d'autant plus grande que les rayons lunaires s'éteignaient, et que le vent, chassant les vapeurs provenant des émanations de la terre, interposait un rideau de nuages entre cette partie des côtes et la pâle clarté des étoiles.

A mesure que la marée montait, la ligne des embarcations s'était rapprochée de la terre. Maintenant elle apparaissait nettement, formant un demi-cercle dont l'une des pointes aboutissait au cap de la Chèvre, tandis que l'autre allait toucher à la baie de Dinan. On ne pouvait encore distinguer, à cause de la distance et des ténèbres, les hommes qui montaient les canots, mais on voyait vaguement une masse mouvante indiquant que leurs équipages étaient nombreux.

Sur les côtes, on ne voyait rien, le plus profond silence régnait dans les genêts.

Sur la plage, les vagues venaient mourir, léchant déjà le pied des immenses rochers. En cet endroit, la falaise, rentrant à sa base que les eaux avaient profondément minée, s'avançait vers son centre jusqu'à sa crête, avec un renflement énorme, abritant la plage sous une demi-arcade, c'était sous ce renflement que le flot dévastateur avait creusé la caverne dans laquelle les corsaires avaient cherché un abri. Cette caverne n'était pas la seule excavation pratiquée dans le rocher. D'autres, très-nombreuses, mais infiniment plus petites, et dans chacune desquelles un homme seul eût à peine tenu,

indiquaient que la mer accomplissait son travail et minait sourdement, incessamment, pour augmenter sa conquête.

Deux hommes, marchant dans l'eau jusqu'à mi-jambe, longeaient ces falaises, s'arrêtant de temps à autre devant l'une de ces excavations, sorte d'ancre noir à l'ouverture déchirée, semblable au repaire de quelque animal sauvage.

—Idée galipotée dans le grand, mon commandant, disait l'un des deux hommes, et rien que d'y penser, ça vous remet l'aiguille plein nord !

—Tu trouves que c'est bien, Nordèt ?

—Ah ! cré mille n'importe quoi ! mon commandant, je déralinguerai la carcasse au premier qui dirait le contraire ! Ça me guasse, voyez-vous ! Au moins, si on doit avaler sa gaffe, on aura mis les goddem à bout de bord, et, mille !...

Crochetout interrompit le vieux maître en lui posant la main sur l'épaule. Tous deux étaient alors en face de l'une de ces excavations pratiquées dans la falaise, à l'abri sous le renflement du centre.

—Mismac ! dit le commandant.

—Qué ? Présent ! répondit une voix partant de la crevasse.

—Tu es paré ?

—En grand, commandant.

—Le signal sera le coup de sifflet de Nordèt.

—Compris.

—Alors, courage, vieux, n'oublie aucune de mes recommandations !

—Entendu, commandant ! On filera son câble par le bout ! Crochetout continua sa marche. En ce moment, une ombre se dessina s'avançant vers lui :

—C'est vous, Delbroy ?

—Oui, commandant.

—Vos hommes sont placés ?

—Tous, commandant : Charles, Pierre et la Pantenne sont à leur poste ; la poudre est préparée ; ils sont résolus, et ils attendent le signal...

—Très-bien ! Maintenant, les Anglais peuvent venir et les chouans peuvent descendre : nous sommes prêts à les recevoir !

—Un peu, murmura le vieux maître ; et on saura se patiner quand l'heure piquera ! Cré mille... n'importe quoi ! Crâne idée !... Ah ! si le chat du bord n'était pas...

Crochetout, sans écouter le vieux maître, avait emmené Delbroy à quelque distance. Tous deux, s'avançant le plus possible dans la mer, examinaient attentivement la ligne des embarcations.

—Puisque nous devons mourir, dit-il, je crois que l'idée que j'ai eue est la meilleure. Au moins entraînerons-nous avec nous le plus grand nombre d'ennemis possible, et si, par un hasard que je ne saurais prévoir, une chance de salut se présente pour l'un de nous, celui-là pourra en profiter.

—Cela est vrai, commandant.

—Vous avez bien compris mes intentions, et vous les avez fait comprendre ?

—Parfaitement, commandant. Tandis que vous placiez trois hommes dans les excavations de droite, j'en plaçais trois dans celles de gauche, de sorte qu'il ne reste à cette heure dans la caverne que le lieutenant Hervey qui garde nos armes.

—C'est cela.

—Chacun des hommes a emporté avec lui six livres de poudre que Kernoë nous a fait parvenir ; cette poudre a été placée dans la terre que nous avons fermée avec des pierres et de la glaise. On peut mettre le feu à ces mines improvisées par une mèche soufrée. Quand les embarcations anglaises et les chouans s'avanceront, chaque homme enverra son coup de fusil, ils se battront tous tant qu'ils le pourront, à l'abri dans leur poste, et quand le combat deviendra impossible, quand les Anglais seront sur eux, ils mettront le feu à la mine... mais seulement quand les embarcations anglaises accosteront.

—C'est parfaitement cela.

—Ils ont très-bien compris, commandant, et tous se feront bravement tuer s'il le faut, je vous le jure ! Ceux qui échapperont reviendront nous rejoindre.

—Et nous, Delbroy, avec Hervey et Nordèt, nous tiendrons dans la caverne : il faudra attirer sur nous le plus d'embarcations possible, car nous avons encore de la poudre, mon ami, et, tonnerre ! il me faut une belle mort !

—Nous l'aurons tous, commandant !

—Maintenant, puisque tout est paré pour le combat, attendons l'ennemi !

Et, appelant du geste Nordèt :

—Viens ! dit-il.

Le vieux maître s'avança.

—En haut ! reprit Crochetout en désignant la caverne, dont il fallait escalader l'entrée.

Nordèt s'arrêta en secouant la tête :

—Pomoyez-vous sans moi ! dit-il.

—Hein ? fit Crochetout en se retournant.

—Mon commandant, vous avez votre plan : j'ai le mien, et, si votre relèvement est juste, je crois que celui que j'ai fait n'est pas plus bête, parlant par respect.

—Que veux-tu dire ?

Nordèt invita du geste le capitaine corsaire à le suivre. Crochetout et Delbroy s'avancèrent. Le vieux maître les conduisit devant ce quartier de roc énorme placé sur sa base de pierre, tenu en équilibre par une sorte de miracle, et que Nordèt avait minutieusement examiné alors que le commandant lui avait donné l'ordre d'aller explorer la plage.

—Relevez-moi cela, dit-il avec un accent d'orgueil.

Crochetout et Delbroy se penchèrent avec une expression d'étonnement marqué. Dans la pierre servant de base à la pyramide gigantesque était enfoncé un canon de fusil, la crosse en haut. Ce canon était maintenu à l'ai le d'un amas de pierres soudées les unes aux autres par une matière gluante ressemblant à de la terre glaise.

—Comprends, hein ? dit Nordèt en se redressant comme un homme enchanté de lui-même. Le fusil est disposé de façon à ce que la mer n'arrive pas à la hauteur de la lumière. D'ailleurs, j'y veillerai. Je me place de quart sur ce morceau de falaise qui me fait tabouret... J'attends en enfumant une... La mer monte... bon !... j'en ai au genou... Les Anglais courent sur nous... parfait !... Elle couvre ma mine : mais on a tout paré, solide en plein et graissé, astiqué, suifé : du vrai nanan, quoi ! Pour lors la marée continue... j'en ai au ventre, et l'Anglais d'arriver en grand... et moi toujours au poste... et la mer monte et monte, et j'en ai jusqu'au cou, et j'en ai jusqu'à la guibre... et l'Anglais est dessus, qui va me crocher... Alors je lâche la détente, le feu prend aux vingt livres de poudre que j'ai arrimées dans la cale du rocher, et... danse complète, tremblement de tous les diables !... Comprends, hein ? C'est-il s'être espalmé la cervelle, hein ?

Crochetout et Delbroy se regardèrent et un quadruple éclair rapide jaillit de leurs prunelles. Le commandant tendit sa main ouverte au vieux maître.

—Alors reste à ton poste, dit-il, et quand je t'enverrai le signal, le coup de sifflet...

—As pas peur, ça sera dans le grand !

Et Nordèt, saluant militairement les deux officiers, alla tranquillement se placer sur la pierre plate qui lui servait de marchepied pour atteindre à la hauteur de la crosse du fusil.

Delbroy et Crochetout lui adressèrent un dernier geste et, se rapprochant de la caverne, se disposèrent à escalader l'ouverture. Le vieux maître les suivait de l'œil.

—Crâne idée, celle du commandant, murmura-t-il : mais proprement astiquée, la mienne. Les goddem auront de l'agrément... et moi aussi ! Et dire, continua-t-il avec un soupir, qu'à cette heure nous devrions nous pomoyer sur la rue des Enfléchures à Brest à courir des bordées de cabarets en cabarets... et qu'après avoir bourlingué comme de vrais corsairiens dans la mer des Indes, on vient avaler sa gaffe comme un marsouin à sec.

Nordèt s'interrompit en faisant un geste énergique.

—Cré mille n'importe quoi ! reprit-il, et dire que c'est parce que le chat du bord s'est affalé en grand !

Crochetout et son second, avant de remonter dans la caverne, s'étaient retournés vers la mer, les chaloupes se rapprochaient rapidement.

— Avant une heure nous serons attaqués ! dit le commandant, et, dans deux heures... tout sera fini !...

Delbroy leva les yeux vers le ciel et un soupir expira sur ses lèvres. Crochetout lui prit la main et la pressa dans une cordiale étreinte.

— Tu as un regret ? dit-il.

Delbroy secoua doucement la tête.

— Non, répondit-il, je n'aurais jamais pu être heureux... mieux vaut mourir. Mais, commandant, dites-moi, à cette heure suprême, qui vous a révélé le secret de mon amour ?

— Une lettre de Kernœ.

— Kernœ ! s'écria Delbroy. Oh ! je ne m'étais pas trompé !

Puis après un silence :

— Kernœ ! reprit-il avec une expression de rage folle, il vit, lui... et moi, je vais mourir !

Crochetout pressa plus vivement la main du jeune homme qu'il n'avait pas quittée.

— Veux-tu vivre ? lui dit-il à voix basse, veux-tu vivre ?... Je te promets de te faire échapper...

Delbroy était redevenu calme.

— Accepter la vie quand vous mourrez tous, dit-il. Commandant ! pouvez-vous supposer que je sois assez lâche pour accepter un tel marché ? Nous mourrions tous ensemble. Avant la souffrance de l'âme, il y a l'honneur !

— Bien, mon ami, tu agis comme doit agir un brave officier que je regarde comme mon enfant. Il y a toutes chances, en effet, pour que nous mourions tous, mais enfin un miracle est possible. Nous allons combattre. Si tu échappais, que ferais-tu ?

Delbroy regarda son chef.

— Si j'échappais, dit-il, je me souviendrais de ce que vous m'avez raconté, commandant.

— Et alors ?

— Je vous vengerai...

Crochetout saisit Delbroy et l'embrassa étroitement.

En ce moment, une pâle lueur se dessina au-dessus des falaises : c'était l'aurore qui commençait à rosir le ciel.

IV

LE TROU-AUX-SORCIERS.

— Qu'est-ce qu'il fait ?

— Il s'en va dans les genêts.

De quel côté ? relève bien le point, Kervern.

— Il tourne à gauche... attends !... ah ! il descend le sentier de la Chèvre.

— Faut-il le suivre ?

— Nous avons le temps, Kerloch : en passant par la trace des falaises, nous arriverons avant lui.

— Oui, mais si d'autres gardaient le canot dont il a parlé ?

— Impossible, il a dit à Séverin, et tu l'as entendu comme moi, que lui seul pouvait trouver ce canot là où il était caché.

— Et Séverin, où est-il allé ? La brise soufflait de mon côté, ce qui m'a fait mal entendre, tandis qu'elle t'apportait les paroles. Tu n'as dû rien perdre, toi, Kervern ?

— C'est vrai. Le folgoat disait à Séverin d'aller s'embusquer au dessous de la butte du Bœuf-Rouge. Là, il doit attendre qu'Algaric soit revenu d'aller porter aux Anglais les communications dont il s'est chargé.

— Alors les bleus sont perdus.

— Dame ! ils sont traqués de tous les côtés et pas un ne peut échapper. Ils sont une dizaine au plus et il y a cinq cents gars dans les genêts et autant d'Anglais dans les canots. Comment veux-tu qu'ils passent ?

— C'est vrai. Et dire que c'est tout ce qui reste de l'équipage de la corvette !

— Et que la *Notre-Dame-d'Auray* a été coulée sous le feu des Anglais !

— Et que nous avons contribué à sa perte !

— Que dit le père ?

Les deux hommes se regardèrent avec une expression de muette douleur.

— Kerloch ! reprit Kervern en saisissant la main de son compagnon, nous ne pouvons hésiter, il faut employer le moyen que je t'ai proposé.

Kerloch secoua lentement la tête en paraissant réfléchir.

— Tu crois, dit-il, et c'est le soul ?

— Oui.

— Nous y laisserons notre peau.

— Possible.

— Alors tu es prêt ?

— Filons.

Les deux hommes se glissèrent dans les genêts et gagnèrent rapidement, sans faire le moindre bruit, la crête des falaises. Là les genêts cessaient et un vaste champ de hautes bruyères sauvages commençait se prolongeant vers le sud. De ce côté, le terrain présentait une déclivité très-accusée ; il finit rapidement, s'abaissait jusqu'au niveau de la mer et se terminait par une langue plate et rocheuse et deux grands écueils affectant la forme bizarre de deux cornes immenses, ce qui avait valu à cette pointe le nom de cap de la Chèvre. Ce cap, qui formait l'un des côtés de l'entrée de la baie de Douarnenez, avait été rasé par la *Brûle-Gueule* alors que la corvette s'était si bravement aventurée au milieu des écueils.

C'était à une courte distance de ce cap que la ligne des embarcations anglaises venait mourir.

Dix minutes après que Kerloch et Kervern s'élançaient, abrités par l'obscurité, dans la direction de la pointe, Algaric, parcourant le sentier des genêts, s'avancait vers le même point en suivant une autre route.

Le nain marchait d'un pas rapide, son visage était empourpré, ses yeux lançaient des éclairs, ses bras s'agitaient avec des mouvements fébriles. Le folgoat paraissait être sous l'empire de la surexcitation la plus violente. Des murmures entrecoupés sortaient de ses lèvres, il parlait seul. Qui eût vu à cette heure Algaric au milieu de cette forêt touffue eût certes dit comme disaient tous les paysans de la presqu'île : « Voilà le fou du bois qui va avec la lune au rendez-vous des sorciers ! »

Les deux sentiers que suivaient alors les trois hommes aboutissaient au même but, mais sans être parallèles, bien qu'ils eussent un même point de départ. L'un, celui qui longeait la côte des falaises, se dessinait presque à ciel découvert dans toute son étendue, multipliant ses zigzags pour adoucir la trop grande rapidité de la descente, il courait sur le flanc des falaises, caché du côté de la mer par les quartiers de rocs et les hautes bruyères qui les bordaient. C'était cette pente que suivaient Kerloch et Kervern.

L'autre était plus mystérieux, plus sombre et d'un parcours infiniment plus difficile et plus dangereux pour quiconque n'était pas du pays. C'était celui-là qu'avait pris Algaric.

S'enfonçant brusquement dans les genêts, le folgoat, en dépit de l'obscurité profonde qui l'entourait, suivait la trace à peine visible d'un chemin tapissé d'une mousse épaisse qui assourdisait sa marche ; il s'avancait sous la voûte que formaient les tiges sèches et dénudées des genêts arborescents. Un silence complet, absolu, régnait dans cette partie de la presqu'île, car la brise n'arrivait pas jusqu'au fond de ce sentier.

De distance en distance, Algaric rencontrait de grandes fondrières qu'il fallait ou franchir ou contourner, et qui présentaient brusquement leurs larges et dangereuses crevasses. L'une de ces crevasses pratiquées en profondeur dans la falaise était effrayante à contempler. On la nommait le *Trou-aux-Sorciers*.

Les intarissables légendes bretonnes racontaient que, plusieurs centaines d'années auparavant, un beau château s'élevait sur ce point de la falaise, château appartenant à un seigneur haut, puissant et naturellement cruel et tant soit peu bandit. Un jour que le ciel était pur, un coup de tonnerre éclata soudain, un nuage de poussière s'éleva, puis, quand le

nungo se fut dissipé, on ne vit plus le château, mais à la place qu'il occupait était un abîme au fond duquel on entendit le murmure d'un cours d'eau, naturellement encore la légende ajoutait que c'était le diable qui avait loué à bail ce château au seigneur et que, le bail expiré, il avait repris possession de ses biens et les avait emportés.

Le seigneur était sorcier, et depuis ce jour il revenait toutes les nuits, à l'heure où avait eu lieu la catastrophe, se promener là où avait été son ancien domaine, preuve flagrante de la force de l'habitude. Le maître sorcier venant, d'autres sorciers étaient venus, et cette réunion de damnés errants causa une profonde terreur dans les environs. Aussi n'appela-t-on bientôt plus l'abîme que le Trou-aux-Sorciers, et évitait-on soigneusement, la nuit venue, de s'en approcher de trop près.

Algaric venait d'atteindre cet épouvantable Trou-aux-Sorciers, et le nain demeurait calme et impassible comme un être qui n'a rien à redouter. Il resta là durant plusieurs minutes, puis, contournant lentement les abords hérissés du gouffre, il s'arrêta au pied d'un chêne, dont le tronc séculaire avait dû jadis élever majestueusement ses branches vers le ciel, mais dont la tête orgueilleuse, frappée par la foudre, avait été écrasée. Le tronc demeurait mort et séché, entouré de lierres et rongé par la mousse.

Algaric s'agenouilla devant cet arbre, se baissa, écarta lierre et mousse et plongea sa main dans une excavation pratiquée dans le tronc mort.

— Ah ! murmura-t-il en se redressant et en retirant sa main, le maître est là ! ...

Revenant sur les bords du gouffre, il se pencha et fit entendre un sifflement aigu et prolongé, puis il tourna doucement la tête pour mieux prêter l'oreille et il attendit.

Au bout de quelques instants, un sifflement semblable retentit au fond du gouffre et monta jusqu'à la surface du sol. Algaric fit un geste de satisfaction, se recula et attendit encore.

Un grand silence régna au-dessus de la fondrière, mais un bruit sourd retentit bientôt. Ce bruit augmenta rapidement et avec des intermittences qui semblaient lui donner plus de force, il éclata en bourdonnements sonores, en bruissements cuivrés, en ronflements prolongés. C'était quelque chose de lugubre et d'effrayant. On eût juré entendre sortir de sous terre un concert infernal exécuté avec des tamtams, des tambours, et des instruments fantastiques.

Le bruit se continua durant près de cinq minutes avec des *crescendo* et des *decrescendo* qui en doublaient le saisissant effet.

Enfin tout rentra dans le silence. Algaric qui s'était tenu cloigné du bord du gouffre et n'avait manifesté aucune crainte, Algaric se rapprocha de l'abîme et y lança une pierre. Aussitôt un sifflement semblable aux deux premiers qui avaient déjà retenti monta jusqu'au folgoat.

Algaric avait entr'ouvert son pourpoint (car il serait difficile de donner un autre nom au vêtement qui recouvrait le torse de l'étrange personnage) et saisissant l'extrémité d'une corde enroulée autour de sa taille, il se mit à la dérouler rapidement. Il prit ensuite cette corde par l'une de ses extrémités et fit descendre l'autre dans le gouffre en ayant soin de se tenir le dos appuyé au tronc du chêne.

La corde, qui descendait droite, reçut tout à coup une agitation profonde. Le folgoat cessa de la laisser glisser. Il lui imprima seulement une dernière secousse.

Alors, enroulant cette corde autour de ses mains, il raidit ses bras, et avec une vigueur extraordinaire pour ce corps à l'apparence débile et malingre, il se mit à tirer en se renversant en arrière.

Quiconque eût passé là et se fût caché dans les genêts pour mieux voir, eût été frappé de stupéfaction : la légende des sorciers devenait soudainement une réalité. Algaric, maintenant sa corde de la main droite, s'était courbé vers la terre. Aussitôt des rayons brillants, tour à tour bleus, rouges, jaunes, blancs, comme des feux de Bengale, avaient jailli, éclai-

rant de lueurs fantastiques les objets environnants. Le gouffre, dont les bords s'illuminaient, semblait plus noir ; les genêts, le tronc du vieux chêne, se coloraient de teintes surnaturelles, et la silhouette du folgoat, se détachant sur ce fond si étrangement éclairé, affectait les formes impossibles de ces êtres enfantés par l'imagination des peintres de sabbat du moyen âge ; tout y prêtait, la taille exiguë d'Algaric, la hauteur de son visage, ses longs cheveux flottants, son costume d'un autre siècle.

Ces clartés fugitives, s'éteignant aussi vivement qu'elles apparaissaient, étaient accompagnées de détonations tantôt sourdes, tantôt éclatantes ; puis un silence lugubre succéda à ces détonations et un chant plaintif retentit.

Algaric avait repris la corde des deux mains et, se roidissant avec un redoublement d'énergie, tirait à lui, *halait* vigoureusement, ainsi que le disent les matelots.

Bientôt, au-dessus de l'orifice du gouffre, surgit une tête d'homme à la chevelure abondante. Le folgoat se renversant presque sur le dos, les deux pieds appuyés contre le tronc d'un vieux chêne servant d'arc-boutant, demeura immobile, maintenant la corde sur laquelle il ne tirait plus.

Un homme s'élança légèrement sur le sol. Le folgoat se releva et attira à lui la corde qu'il se mit à enrouler sans dire un mot.

Celui qui venait de surgir du gouffre frappa violemment du pied la terre séchée par le froid, afin de rétablir la circulation du sang, puis lançant autour de lui un regard rapide :

— Tu es seul et bien seul ? demanda-t-il.

Algaric haussa les épaules.

— Qui voulez-vous qui soit avec moi ? dit-il. Qui donc oserait s'aventurer la nuit auprès du *Trou-aux-Sorciers* ? D'ailleurs, le sabbat n'a-t-il pas commencé ? Soyez sans crainte, maître, les plus hardis se fussent-ils avancés qu'ils seraient déjà loin et bien loin, je vous le jure.

— Oui, tu as raison et je reconnais que tu ne t'étais pas trompé dans tes prévisions ; seulement, il faudra te procurer des artifices, et en remettre dans le magasin, car je viens de faire éclater et brûler les derniers.

— Ce sera fait, maître. Maintenant, avez-vous enfin trouvé le passage.

— Non, mais ce passage existe, j'en réponds, ou du moins il doit être facile à établir. J'ai exploré le souterrain avec une attention extrême, et ma conviction n'en est pas moins basée.

— On peut communiquer par le précipice avec les grottes de Crozon ?

— Certes ; les grottes sont devant nous, là, à l'ouest : or ce gouffre s'enfonce diagonalement précisément dans cette direction ; la galerie souterraine que le hasard m'a fait découvrir et qui aboutit dans le gouffre, court encore à l'ouest. Nul doute que cette galerie, dont la construction décele une série d'autres communications du même genre, n'ait été établie jadis pour communiquer avec les grottes. Peut-être faudra-t-il fouiller le sol. Eh bien ! nous aurons patience et courage, nous fouillerons et nous découvrirons.

— Oui, dit Algaric.

— Ce qu'il faut encore, c'est que tu découvres, toi, le secret de l'ouverture dans le cromlech de la falaise.

Algaric regarda fixement son interlocuteur.

— Comment se fait-il que ce secret ne vous ait jamais été confié à vous, monsieur d'Estournal, qui êtes l'un des chefs de la province ? demanda le folgoat.

— La Préalaye ne l'a jamais confié à personne, dit le royaliste. Lui et Yvanec seuls le connaissaient jusqu'au jour où Jeanne en a eu la révélation. Ce que tu as fait pour la boucle de soulier a été extrêmement adroit. Tu retrouveras la place ?

— Sans doute.

— Alors agis au plus vite, car il nous faut ce secret en même temps que je découvrirai le passage. Comprends-tu, Algaric, quelle sera notre force quand nous aurons non seulement le moyen de pénétrer dans les grottes par le cromlech, mais encore celui d'en sortir par une issue connue absolument

de nous seuls ; ce jour-là les millions des Anglais seront bien à nous, Algaric ; mais il faut nous hâter, car l'amiral a fait dire à La Prévalaye que Pitt allait enfin envoyer trois millions aux royalistes de la Bretagne.

Les yeux d'Algaric étincelèrent.

—Trois millions !... répéta-t-il.

—Oui, trois millions ! Est-ce là une fortune, Algaric ?

—Oh ! dit le nain en s'inclinant, je ne regrette plus de m'être attaché à vous !

Et, se redressant de toute la hauteur de sa petite taille :

—Trois millions ! dit encore le folgoat, trois millions !...
Je pourrai donc, moi aussi, connaître les joies de la terre !

—Le secret du cromlec'h, celui des souterrains du gouffre, et ces trois millions sont à nous ! Il faut savoir quand les Anglais les débarqueront, puis, ces trois millions dans les grottes, et nous ayant connaissance de la double entrée de ces grottes...

—Oh ! murmura le nain.

—La patience n'est-elle pas une vertu, Algaric ?

—Oui, maître.

—Comprends-tu maintenant que tu as eu tort le jour où tu as failli ne plus avoir en moi la confiance que tu avais juré de me donner ?

—J'ai eu tort, maître !... je l'avoue.

—Et ce tort, tu es prêt à le réparer ?

—Ordonnez, maître, j'obéirai.

—Tu as une embarcation cachée à la pointe à la Chèvre, m'as-tu dit ?

—Oui, maître, je vous ai dit la vérité.

—Conduis-moi vers cette embarcation.

Sans hésiter, sans prononcer une parole, Algaric s'inclina, et tournant brusquement sur lui-même il s'enfonça dans les genêts ; M. d'Estournal le suivit.

La pente continuait à descendre avec des courbes accidentées vers la pointe des falaises. A cent pas du cap environ, elle rencontrait l'autre sentier auquel elle se réunissait, ce sentier qu'avaient suivi les deux constructeurs de la NOTRE-DAME-D'AURAY.

Algaric et son compagnon parcoururent toute la distance qui les séparait du Trou-aux-Sorciers à la pointe de la Chèvre sans prononcer une parole. Quand ils furent à l'extrémité de ce promontoire, la marée, déjà assez haute, continuait son mouvement avec ce sourd murmure qui a tant de charmes pour les esprits rêveurs.

Ça et là, et ainsi que cela a lieu sur tout ce littoral de la baie de Douarnenez, des pointes de rochers montraient leur cime aiguë, leur arête tranchante, leurs faces polies et luisantes. Les vagues, en venant se ruer sur la plage, s'irritaient à la rencontre de ces mille obstacles qu'il fallait franchir, qui les déchiraient, les découpaient et présentaient bravement leur front de granit que recouvrait un nuage épais d'écume blanchâtre.

Au moment où les deux hommes atteignaient le rocher dont le flot baignait la base, l'orient commençait à s'éclaircir vaguement ; d'où ils étaient, la vue pouvait s'étendre sur toute la baie ; au sud et au nord, l'œil courait le long des falaises dont, par un beau ciel et par une atmosphère sèche et limpide, en eût pu suivre facilement les contours jusqu'à la baie de Dinan.

Algaric, qui était le plus avancé sur la pointe extrême du récif, se retourna vers son compagnon :

—Maître, dit-il, faut-il vous conduire jusqu'à l'embarcation ?

—Oui, répondit M. d'Estournal.

—C'est que la route est difficile et qu'il faut avoir le pied marin.

—Passe devant, je te suivrai.

Algaric se replia sur lui-même, et au moment où la vague furieuse arrivait se briser sur le récif il bondit au milieu de la pluie d'écume, et alla retomber sur un quartier de rocher dont la cime dominait les flots. M. d'Estournal s'élança à son

tour, sans hésiter, avec une adresse et un aplomb décelant une grande force musculaire jointe à une habitude constante du danger.

De cet écueil, les deux hommes sautèrent sur un troisième, près de celui-là sur un quatrième. Ils franchissaient ainsi des bras de mer de six et huit pieds de largeur, et parfois, dans l'élan pris, ils baignaient leurs pieds dans la vague qui montait en mugissant jusqu'à eux.

Cette succession de sauts périlleux les avait conduits à une grande distance : ils s'arrêtèrent sur une roche présentant une surface unie et plate ; en face de cette roche s'en dressait une autre, très haute, celle-là, et formant comme une caverne dans l'entrée étroite de laquelle les vagues venaient s'engouffrer au ressac.

Algaric regardait d'un œil attentif ce bloc de granit et semblait chercher l'endroit sur lequel il pût s'élançer plus sûrement.

—Là, dit-il en se retournant vers M. d'Estournal, le saut est dangereux, car l'écueil est extrêmement glissant ; c'est là cependant qu'est cachée l'embarcation dont je...

—Silence, dit vivement M. d'Estournal.

—Quoi donc ? demanda Algaric à voix très basse après un moment d'attente qui dura deux siècles, et sans que le folgoat eût rien remarqué.

—Je me serai trompé, dit le chef chouan avec un mouvement d'épaules.

—Que croyez-vous avoir entendu ?

—Un bruit semblable à celui que ferait un nageur.

—Impossible. Qui s'aventurerait à la nage au milieu de ces récifs, avec une marée montante qui envahi les écueils en moins d'une heure ?

—Cependant...

M. d'Estournal regarda autour de lui avec attention ; ses yeux percèrent les ténèbres déjà moins opaques sans rien rencontrer.

—Je me serai trompé ! reprit-il.

Puis, s'adressant à Algaric :

—Que voulais-tu dire quand je t'ai interrompu ?

—Je voulais dire, répondit le folgoat, que c'est là, en face de nous, dans cette excavation, qu'est cachée l'embarcation qui m'appartient, mais je dis encore que l'élan à prendre pour franchir la distance qui nous sépare de l'autre écueil doit être bien calculé, car la roche qui nous fait face est plus glissante qu'un morceau de glace et la main ne rencontre aucun point d'appui qui puisse l'aider à retenir le corps.

—Eh bien ?

—Eh bien ! maître, voulez-vous demeurer sur cette roche et me laisser faire ? J'irai chercher seul le canot et je reviendrai ensuite vous prendre.

—Saute, dit simplement M. d'Estournal, je te suis.

Algaric se rassabla sur lui-même et se disposa à sauter. En ce moment une teinte rosée s'étendit brusquement sur le ciel à l'orient, et un éclair raya l'horizon : un coup de feu retentit le long des falaises.

Algaric se retourna vivement ; M. d'Estournal, une lorgnette à la main, inspectait avidement la base des falaises.

A la pâle lueur de l'aube naissante, à travers la brume qui courait sur la surface de l'Océan, on pouvait facilement distinguer une partie de la ligne des embarcations anglaises ; cette ligne, qui venait aboutir à une très-courte distance de la pointe de la Chèvre, était composée de grands canots armés chacun de dix rameurs au moins ; dans chacun de ces canots on distinguait vaguement les uniformes bleus des soldats de la marine anglaise.

Les embarcations semblèrent un moment demeurer immobiles, comme si elles eussent attendu des instructions nouvelles pour agir.

Tout à coup un feu énorme apparut au sommet de la falaise encore plongée dans une obscurité complète : une gerbe de flammes monta en se tordant vers le ciel.

—D'Almoy a donné le signal, murmura M. d'Estournal.

Il n'achovait pas, qu'une série de coups de sifflet rapides et modulés partirent des embarcations anglaises. Toutes, obéissant à un même élan, se précipitèrent en avant, courant droit sur les falaises dont la mer baignait maintenant la base.

Les chaloupes s'avançaient avec un ensemble parfait. Un second feu brilla sur la falaise, à une assez courte distance du premier :

—Très-bien ! murmura encore le chef royaliste, les Anglais ont compris. Maintenant, où sont les bleus ?

—Voilà ce que nous allons savoir, dit Algaric qui s'était rapproché de M. d'Estournal.

Il n'achevait pas que des détonations rapides retentirent triplées par les échos qui se les renvoyaient : de la base de la falaise venaient de s'élançer des gerbes de feu comme du flanc d'un navire. Un nuage de fumée blanchâtre se dégagea en même temps et roula sur la mer.

V

LE CHEF.

Le nuage de fumée enveloppait encore la côte, quand des cris furieux partant de la mer éclatèrent soudain. Les deux hommes, demeurés immobiles sur le quartier de roc isolé et battu par les flots échangèrent un regard interrogateur :

—Qui donc a donné de la poudre aux bleus ? dit M. d'Estournal.

—Regardez, maître, regardez ! s'écria Algaric en tendant les bras dans la direction des falaises.

La fumée s'élevait, et la ligne des embarcations apparaissait aux premières lueurs de l'aurore ; mais ce premier nuage se dissipait à peine, que de nouvelles détonations éclataient et qu'un autre nuage plus épais, troué d'éclairs rapides, envahissait la base des falaises. C'était le feu des chaloupes, résonnant au feu des corsaires.

A ces détonations en succédèrent d'autres, puis d'autres encore, et bientôt toutes, se confondant dans un seul et même bruit, formèrent un concert infernal dont le tumulte dominait le mugissement du vent impétueux et le rugissement des vagues.

Un combat épouvantable, effrayant, désespéré, était évidemment livré à un quart de lieue à peine de l'endroit où M. d'Estournal et Algaric demeuraient anxieux et attentifs.

Plus d'un quart d'heure s'écoula sans qu'aucun des deux hommes prononçât une parole : ils semblaient métamorphosés en statues.

En ce moment le bruit des détonations se décupla, et des vociférations plus furieuses éclatèrent. Le combat était engagé sur toute la ligne des falaises.

—Mais ces hommes font une résistance désespérée ! dit M. d'Estournal.

—Qui ! dit Algaric, et il faut ou qu'ils connaissent parfaitement les côtes, ou qu'ils aient avec eux un guide les ayant conduits sûrement, car ils ont su profiter, je le vois, des seules excavations convenables pour une telle défense. Qui donc a donné de la poudre à ces hommes ? qui donc les a guidés vers ces cavernes ?

—Mais les Anglais peuvent échouer dans leur entreprise, si ces hommes ont reçu quelque renfort ignoré de nous, ou s'ils sont résolus à se faire tuer jusqu'au dernier !

—Sans doute.

—Tu connais les falaises, Algaric, n'y a-t-il pas un moyen à employer ?

—Peut-être, maître ; mais ce moyen serait difficile.

—Qu'importe. Quel est-il ?

—Faire passer les chaloupes au milieu des brisants et les laisser échouer, attendre à l'abri des rochers, et, à la marée basse, on prendrait tous les bleus comme dans un filet. Jusque-là, ainsi que je l'ai dit, se borner à les corner, car si on veut continuer à...

Trois détonations, cent fois plus terribles que les précédentes,urent vibrer les échos et interrompirent le folgoat. Un coup de vent, rasant les vagues et courant sur la base des falaises, emporta dans ses tourbillons la fumée aux reflets argentés.

Ce fut une éclaircie rapide, mais d'un effet saisissant...

Le jour grandissant rapidement venait d'éclaircir tout à coup la ligne des embarcations ; cette ligne était rompue sur trois points différents, trois vides se dessinaient et, dans chacun de ces vides, on voyait, ballottés par la lame, entraînés par le remous, des débris de toutes sortes, des corps mutilés, et des blessés essayant de lutter contre l'élément qui cherchait à les entraîner.

D'Estournal et Algaric avaient tressailli comme frappés par une commotion subite.

—Du canon ! fit le nain avec stupeur. Les bleus ont-ils donc du canon ?

—S'ils n'en avaient pas, comment eussent-ils pu couler ainsi trois chaloupes anglaises ?

—Cela est vrai.

—Mais s'ils sont ainsi armés, c'est qu'ils ont dans le pays des intelligences que nous ignorons et qu'il faut connaître. Algaric, il y a là un secret que nous devons apprendre à tout prix...

D'Estournal fouilla dans sa poche et en tira un pli cacheté.

—Ta chaloupe est là ? dit-il.

—Oui, derrière cet écueil.

—Prends cette lettre et porte-la sur l'heure, sans tarder d'une minute, à l'officier qui commande les chaloupes d'attaque. Quand il aura pris connaissance de cette lettre, tu lui proposeras ton moyen d'attaque, et il acceptera, j'en suis sûr.

—Alors les bleus sont à nous.

—Après avoir lu la lettre que voici, continua d'Estournal, l'officier anglais te donnera un paquet de papiers que tu devras conserver précieusement, Algaric, et me remettre à ton retour, mais ne remettre qu'à moi seul, car ces papiers, entends-tu, sont la garantie de la réussite du plan que j'ai formé, c'est la certitude de la fortune dont je t'ai promis une large part.

Algaric fit un geste expressif.

—Pars ! continua d'Estournal, et que pas un bleu, pas un seul, tu comprends, ne puisse échapper.

Le folgoat leva la main :

—Je le jure ! dit-il.

—Bien ! dit d'Estournal dont la prunelle jeta un éclair. Embarque à l'instant ; moi, je cours aux genêts.

Les détonations, éclatant plus terribles, étouffèrent la parole sur les lèvres du chef royaliste. La brise, sautant brusquement au nord, chassait sur eux la fumée de la poudre qui les enveloppait d'un nuage chargé d'émanations âcres et salines.

D'Estournal adressa un dernier geste à Algaric, qui cachait dans ses vêtements la lettre qu'il venait de recevoir ; puis le chef chouan, reprenant le chemin difficile qu'il venait de parcourir, sauta d'écueil en écueil et se dirigea vers la pointe de la Chèvre.

Algaric demeura un moment comme un homme hésitant sur le parti qu'il devait prendre ; puis, bondissant avec une vigueur de bête fauve, il s'élança d'un seul élan sur le rocher que venaient blanchir les cimes des vagues.

En retombant, le nain se maintint les doigts enfoncés dans les touffes de fucus et de mousses marines qui recouvraient la crête de l'écueil. Rampant, car il était impossible de se maintenir debout sur ce granit arraché jadis à la masse des montagnes, il se glissa jusqu'à une ouverture assez large, pratiquée à l'abri du vent et au ras de l'eau.

Algaric se glissa dans cette ouverture avec une agilité, une vigueur et une confiance décelant une grande habitude de cette périlleuse manœuvre.

Quelques instants s'écoulèrent, puis l'avant d'une embarcation fine et allongée apparut, et un canot plus fin que les embarcations caraïbes surgit brusquement de la crevasse. Ce canot était à demi ponté, et deux petits ponts en forme de dunette s'élevaient à l'avant et à l'arrière. Le centre de l'embarcation présentait un vide, une sorte de trou dans lequel trois hommes eussent tenu à l'étroit. Ceux de mes lecteurs qui connaissent les petites embarcations de plaisance des négociants d'Amsterdam comprendront la forme du canot que je décris.

Algaric, assis à l'avant et ramant avec une vigueur et un entrain décelant un habile canotier, se dirigea rapidement vers le lieu du combat. Seulement, au lieu de longer les falaises, il tira vers l'ouest, afin de rejoindre les canots anglais du côté opposé à celui par lequel le feu avait été engagé.

En cet instant, les détonations se succédèrent avec une fureur telle qu'on eût dit que la falaise allait s'effondrer.

Le jour se levait radieux, et, quand la fumée se dissipait roulant par tourbillons, Algaric pouvait apercevoir sur la crête des falaises les silhouettes des chouans qui, le fusil sur l'épaule et des cordages à la main, s'apprétaient à descendre.

VI

LA LIGNE D'ATTAQUE.

Les chaloupes anglaises s'étaient rapprochées de la côte, à demi-portée de pistolet ; mais la ligne des écueils les empêchait d'aller plus loin, la marée n'étant pas encore assez haute.

Sans doute les corsaires connaissaient merveilleusement cette partie du littoral, car ils avaient su profiter habilement, pour leur défense, de toutes les difficultés, de tous les obstacles qu'elle présentait. Chacune des six excavations, dans lesquelles Crochetout avait placé un homme, était précisément entre deux écueils qui, laissant un jour en face d'elle, permettait au corsaire à l'abri sous le rocher de faire feu sur ses ennemis sans donner à ceux-ci la faculté d'aborder, car la passe était trop étroite, et, entre les écueils et les falaises, l'espace trop resserré pour qu'une grosse chaloupe pût tourner.

Le feu était formidable du côté des Anglais, mais la masse des projectiles venait se briser contre les falaises ; des volées de pierres répondaient aux décharges de mousqueterie ; les corsaires, à l'abri, ne pouvaient être atteints. Rien ne protégeait les chaloupes, et le nombre énorme des assaillants rendait sûrs les coups lancés dans leurs rangs pressés.

Les hommes tombaient, inondant de sang les chaloupes et poussant des cris de rage. L'officier commandant en chef l'expédition était exaspéré. Placé dans une yole, derrière la ligne des embarcations, du côté de la haute mer, il se portait sur tous les points, animant ses hommes, leur donnant des ordres, les excitant à en finir promptement.

La marée, montant toujours, portait les chaloupes anglaises sur la côte et commençait à rendre de plus en plus difficile la position des bleus. La mer, parvenue à son maximum de hauteur, couvrant les récifs, les chaloupes pouvaient accoster. Alors il ne pouvait plus y avoir de doute, le nombre l'emporterait. Seulement, pour atteindre cet instant, il fallait, du côté des Anglais, continuer à subir des pertes énormes.

S'écarter momentanément n'était pas possible : c'eût été laisser le champ libre aux corsaires et ils pourraient en profiter pour fuir. Or il ne fallait pas qu'un seul pût échapper.

L'officier anglais rugissait de colère ; pour tuer dix Français, il allait certes sacrifier plus de cent hommes. Cependant le flot, qui montait rapidement, lui donnait l'espoir d'une prompt solution.

Les choses en étaient là au moment où Algaric et M. d'Estournel, arrêtés sur le récif, s'apprétaient à sauter sur la roche qui abritait la barque du folgoat.

Sur la côte, la cime des écueils apparaissait à peine au-dessus du flot : les chaloupes anglaises se rapprochaient toujours et leur feu était mieux dirigé ; les balles pénétraient dans les excavations servant d'abri aux corsaires.

L'officier anglais poussait déjà un cri de victoire, quand trois détonations formidables éclatèrent en même temps. Des clameurs épouvantables s'élevèrent, et quand la fumée se dissipa, les trois vides remarqués par d'Estournel et Algaric apparurent dans la ligne d'attaque.

Trois chaloupes venaient d'être broyées, coulées ; ceux qui les montaient avaient été précipités à la mer.

Deux hommes seuls surnageaient accrochés à une épave et faisant des signaux de détresse.

—Du canon ! ils ont du canon ! s'écria l'officier anglais, comme s'étaient écriés Algaric et son compagnon.

Effectivement, il était impossible d'expliquer autrement que par l'effet de la mitraille le triple sinistre essuyé par les Anglais.

—Du canon ! du canon ! ils ont du canon ! répéta-t-on de chaloupe en chaloupe.

Tous eurent, à même pensée.

—Il y a une embuscade tendue pour l'anéantissement de la flottille, se dirent-ils. Les corsaires ont des amis sur la terre ferme, ils ont caché des caronades dans les excavations des falaises ; ils nous ont attirés, nous sommes pris au piège.

L'officier qui commandait la flottille, comprenant que toutes ses embarcations allaient sombrer, donna l'ordre de se replier en arrière. La flottille brassa à culer, comme disent les matelots, et, perdant l'avance qu'elle venait de prendre, alla reformer un demi-cercle de l'autre côté des grands écueils. Elle était alors à portée de fusil de terre.

Cette manœuvre avait été accomplie avec une telle rapidité que les corsaires n'avaient pu deviner l'intention qu'après l'exécution. Leur feu n'avait pas cessé.

L'officier anglais était ivre de fureur. Il avait perdu trois embarcations, soixante hommes, et avait été contraint de reculer devant l'ennemi. La marée était pleine ; on n'avait que quelques instants pour agir, car, avec la marée basse, l'attaque devenait impossible. Pouvait-il donc rallier l'escadre et s'avouer vaincu ?

Passant à l'avant des embarcations, il lança sa yole au milieu des écueils, sous la grêle de balles qui tombait des falaises. Tout à coup, il poussa un cri de joie.

—Milnes ! dit-il à un officier placé près de lui, nous nous sommes trompés. Voyez, ce que nous avons pris pour du canon n'était que l'explosion d'une mine, si j'en juge par ces trois excavations.

—C'est vrai, sir Williams, dit Milnes en examinant la falaise avec sa lorgnette de poche.

—Regardez, ces excavations sont grandes maintenant et vides : c'étaient celles que nos chaloupes seraient de plus près. Les pierres qui forment saillie sont noircies par la poudre.

—Et d'autres se sont détachées ébranlées par la commotion.

—Il n'y a plus d'ennemi dans ces excavations. Le feu dirigé sur nous ne vient plus que de quatre endroits.

—Oui, sir Williams, c'est parfaitement juste.

—Vite, Milnes, montez dans un canot, parcourez la ligne. Dites à nos hommes ce qui est et ce que nous venons de découvrir. Qu'ils ne croient plus au canon. Allez, Milnes, et faites tout préparer pour une nouvelle attaque.

Un canot servant d'escorte à la yole s'approcha rapidement. Milnes passa à son bord et se dirigea vers les chaloupes.

La yole, sur l'ordre de sir Williams, doubla les récifs pour se reporter derrière la ligne d'attaque. Depuis que les embarcations anglaises avaient opéré leur brusque mouvement de retraite, le feu s'était ralenti et avait fini par cesser complètement.

La brise qui, d'instant en instant, devenait plus fraîche, avait emporté la fumée, et le jour naissant éclairait de ses tons blafards les flots moutonneux de l'Océan.

La yole venait d'atteindre le centre de la ligne quand le canot de Milnes vint la rejoindre. Ce canot traînait à sa remorque une autre embarcation extrêmement petite.

—Un prisonnier ! dit Milnes en saluant sir Williams.

—Un prisonnier, s'écria celui-ci ; vous avez pris un corsaire français ?

—Je ne sais ce que j'ai pris, mais voilà ma capture.

Et Milnes, s'effaçant, laissa voir la frêle personne d'Algaric le folgoat, qui se tenait impassible et sans la moindre expression de crainte.

—J'ai rencontré cette embarcation, reprit Milnes, et je l'ai amarinée. Celui-là, qui est évidemment du pays, pourra peut-être nous donner quelques précieux renseignements.

—Faites passer cet homme à bord de la yole, dit sir Williams.

Algaric s'empressa d'obéir à l'ordre qui lui fut donné.

—Qui es-tu ? lui demanda l'Anglais en jetant un regard dédaigneux sur la taille exiguë et le bizarre costume du nain.

Sans répondre, le folgoat prit dans la poche de son pourpoint le papier que lui avait donné M. d'Estournel et le tendit à l'officier. Sir Williams prit la lettre avec une expression d'étonnement croissant.

Il la décachota, la lut et tressaillit vivement ; son œil lança un éclair joyeux ; et se retournant vers Milnes.

—Nous pouvons avoir toute confiance en cet homme, dit-il ; maintenant, les corsaires sont à nous !

VII

SIR WILLIAMS

—Où sont les royalistes ? demanda Williams en employant la langue française qu'il parlait avec facilité ; répondez sans hésiter et dites-moi la vérité, quelle qu'elle soit.

—Les royalistes tiennent toute la crête des falaises, ainsi que cela a été convenu, répondit le folgoat.

—Ils sont prêts à descendre ?

—Regardez !

Sir Williams examina la falaise dont les premiers rayons du jour éclairaient la crête ; des vestes blanches se détachaient sur les genêts, et de longues cordes, maintenues par l'extrémité supérieure à quelque quartier de rocher, appendaient le long des falaises, flottant sous l'impulsion du vent.

—Ils vont descendre ? demanda sir Williams.

—Algaric secoua la tête :

—Non, dit-il, ils ne descendront qu'à la marée basse ; que feraient-ils en descendant durant le flux ? Ils seraient contraints de demeurer suspendus au bout de leurs amarres et ils seraient là à la merci des bleus qui les tueraient comme des canards pendus par la patte.

—Cela est vrai ! murmura Milnes.

Sir Williams se retourna brusquement vers le jeune officier.

—Mais si les royalistes ne descendent que lorsque la mer sera retirée, dit-il en anglais et à voix basse, comment forcerons-nous ces bleus damnés ? Il nous ont déjà tué énormément de monde ! D'ailleurs, à la marée basse, nous aurons été contraints de rallier l'escadre, et revenir ainsi, Milnes, est impossible : je me brûlerais plutôt la cervelle que de me présenter à Sa Grâce le lord de l'amirauté.

Ces paroles avaient été prononcées en anglais, mais à voix tellement basse que les yoliers n'avaient pu les entendre. Algaric, qui était debout devant les deux officiers, avait pu les entendre, lui, mais rien dans sa physionomie n'avait décelé qu'il comprît la langue dans laquelle sir Williams et Milnes s'exprimaient.

—Que faire, Milnes, poursuivit sir Williams. Vous savez que j'ai en vous toute confiance ; parlez, donnez votre avis.

—Les royalistes nous ont promis de cerner les falaises et d'empêcher les corsaires de fuir, dit-il : c'est ce qu'ils font ; ils ne peuvent effectivement descendre, ainsi que l'a expliqué cet homme.

—Cependant il faut que nous agissions ; encore une fois, je ne retournerai pas auprès de l'amiral sans avoir vengé la mort de nos gens.

—Il faut continuer l'attaque !

—Et perdre encore du monde ; qui sait d'ailleurs si nous réussirons avant que la marée ne commence à baisser ?

—Mais que faire, alors ?

Les deux hommes se regardèrent avec un sentiment d'anxiété visible.

—J'ai un moyen ! dit une voix calme.

Sir Williams et Milnes se retournèrent brusquement vers le folgoat.

—Tu comprends l'anglais ? dit l'officier d'un ton menaçant.

—Oui, répondit froidement le folgoat ; donc vous pouvez parler français, afin que vos hommes n'entendent pas.

—Tu as dit que tu avais un moyen de nous tirer d'embarras ?

—Oui.

—Parle ! Si tu as dit vrai, je te récompenserai royalement.

—Le moyen est simple, dit Algaric. Restez là où vous êtes ; quand la marée commencera à baisser, faites échouer les chaloupes le long des récifs, à l'abri des rochers. Les bleus ne peuvent tenter de fuir tant que la marée sera haute, puisqu'ils n'ont aucune embarcation ; au moment du reflux, les royalistes descendront du haut de la falaise, et par les cordes et par les sentiers. Alors nous attaquerons tous ensemble ces damnés, par tous les points à la fois, et ils ne pourront résister. Est-ce cela ?

Sir Williams et Milnes se regardèrent.

—Ce moyen est simple, dit le dernier, mais, à la vérité, il est bon.

—Oui, dit sir Williams, il faut l'adopter ; d'autant plus qu'en agissant ainsi je ne compromets pas inutilement la vie de mes hommes. D'ailleurs la marée, en baissant, me donne six heures de plus pour mener l'expédition à bonne fin.

—Alors, dit Algaric dont les yeux brillaient, vous ferez cela ?

—Oui, mais il faut prévenir les royalistes, pour que, le moment venu, nous agissions ensemble, car, la mer retirée, nous nous trouverons exposés à la fusillade des bleus si nous tardons à les exterminer.

—Je me charge de prévenir les royalistes.

—Comment parviendras-tu jusqu'à eux ? dit Milnes. Si tu fais le tour par la pointe de la Chèvre, tu arriveras trop tard, car le chemin est long.

—Je monterai par le sentier des falaises, que je connais.

—Mais les corsaires te verront, car le jour est grand déjà, et ils t'abattront à coups de fusil.

—Oui, s'ils me voient.

—Et comment ne te verraient-ils pas ?

—Feignez une attaque, recommencez le feu, cela occupera les bleus qui ne se doutent de rien, et, caché par la fumée, je parviendrai jusqu'au haut de la falaise ; un feu allumé en haut vous préviendra que je suis arrivé et que nous sommes prêts.

Sir Williams et Milnes se regardèrent encore.

—Il a raison, dit le premier ; il faut faire ce qu'il dit.

—Un moment, dit Algaric ; quelle réponse dois-je faire à M. d'Estournel ?

Et il désigna la lettre.

—Tu lui diras, répondit Williams, que Sa Grâce fera débarquer les cent vingt mille livres sterling après demain, dans la nuit ; au reste, et pour plus de sûreté, que M. d'Estournel se rende à bord la nuit prochaine.

Algaric fit un signe affirmatif, sir Williams déboutonna son uniforme et prit dans la poche de l'habit deux paquets de papiers.

—Voici ce que je dois te remettre, dit-il. Maintenant, pars, remonte dans ton embarcation et va prévenir les royalistes.

—Mais, dit Algaric, je serai obligé de passer au milieu de votre flottille : si l'on m'arrête encore ?

Sir Williams déchira un morceau de papier qu'il prit dans son portefeuille, et, en dépit du roulis qui balançait violemment la yole, il écrivit quelques mots, puis, tendant le papier au folgoat :

—Tu présenteras cela à tous les patrons des canots, si l'on tente de t'arrêter, dit-il, et on te laissera passer. Va, embarque : je vais faire recommencer le feu.

Algaric fit un geste de remerciement : il prit le papier et sauta dans son embarcation qui, durant toute la conversation précédente, était demeurée bord à bord avec la yole.

Sir Williams envoya les ordres pour que l'attaque fût reprise aussitôt.

—C'est la Providence qui nous a envoyé cet homme, dit-il. Le moyen qu'il nous a donné est simple et infaillible. Ah ! j'aurais donc raison de ces Français maudits !

Sir Williams avait raison. grâce à cette habile combinaison, aucun corsaire ne pouvait fuir, puisque la mer et les falaises étaient gardées, et aucun ne pouvait échapper alors que les Anglais et les chouans allaient pouvoir réunir leurs forces.

Les Blancs allaient donc avoir définitivement raison des Bleus.

VIII

LE BRÛLOT.

—Toi, Delbroy, là... vise en plein... le canot de bâbord. Attention, mes enfants ! nous avons peu de poudre, économisons. Bravo, Luc ! Et toi, Hervey, le patron du canot de tribord, ce goddem qui se pomoye sur son banc en se donnant des airs de sultan. A la mer, enlevé. Charge la carabine, Cartahut. Et Contumasse ?

—Merci, mon commandant, ça va mieux à vue d'œil ; si bâbord est déralingué, tribord est encore solide. Passe-moi un fusil, la Pantenne, et relevez-moi cela, commandant.

Et un matelot, ruisselant de sang des pieds à la tête, le bras gauche mutilé et pendant inerte le long du corps, s'avança en se traînant. Il prit le fusil que lui présentait la Pantenne et, épaulant d'une seule main, il fit feu.

—Tonnerre ! bravo ! hurla Crochetout ; c'est un officier que tu viens de décrocher de dessus son banc. Allons, vieux, en double et attrape à mettre l'Anglais en berne, ne mollis pas.

—Mollir ! dit Delbroy qui, le visage noir, par la poudre des cartouches qu'il déchirait, était superbe à voir. Ne craignez rien, commandant, on tiendra bon jusqu'au dernier.

—Les balles vont manquer, dit Hervey. Mismac n'a plus de plomb pour en fondre.

—Coupe les boutons de nos habits ! dit Delbroy.

—Et tiens, voilà de l'or, ajouta Crochetout en jetant une grande bourse de soie gonflée outre mesure au matelot qui, à genoux dans le fond de la caverne, accroupi devant un feu ardent, s'occupait à fondre des balles.

—Ça vient des goddem, dit Mismac en riant, il est juste que ça y retourne.

C'était au milieu du bruit assourdissant de la fusillade qu'avait lieu cette conversation, dans une atmosphère suffocante, et chaque phrase, chaque mot était coupé par une détonation, par un cri ; une phrase commençait... un homme était tué... et la phrase s'achevait... Tous ceux qui étaient là dans cette caverne, avaient le visage noir, les yeux injectés de sang comme ceux des bêtes fauves ; tous étaient calmes en apparence et cependant la fièvre faisait battre leurs artères.

Demi-nus, la chemise déchirée, les bras à l'air, tous s'agitaient dans cette caverne comme des démons dans une fournaise.

Une détonation, qui ébranla la falaise, retentit à droite et des cris furieux l'accompagnèrent.

—C'est Paillenqueu qui a mis le feu à sa mine, dit Crochetout.

—Lui aussi a coulé une chaloupe comme nous ! s'écria Mismac en se penchant par l'ouverture.

—Pourvu qu'il ait aussi votre chance, murmura le commandant, et qu'il puisse nous rallier.

—Hourra ! commandant, le voilà... Vive la France, qué ! vociféra Cartahut qui, se couchant à plat ventre sur le bord de la caverne, tendit ses deux mains en dehors.

Un matelot, les vêtements imbibés d'eau, les cheveux hérissés, le visage empourpré, surgit et fut enlevé par ses camarades qui le portèrent presque au fond de la caverne. Crochetout lui tendit la main.

—Commandant, dit Delbroy, le feu des Anglais mollit.

—Oui, répondit Crochetout, mais qu'est-ce que cela prouve ? qu'ils vont prendre un temps de repos pour revenir ensuite plus frais et plus acharnés. Mes enfants, il faut vendre chèrement notre peau. Jusqu'ici un hasard étonnant nous a fait échapper au danger, Contumasse seul a été blessé.

—Une écorchure, dit le marin dont le bras ne tenait plus que par quelques lambeaux de muscles.

—Mais, continua Crochetout, le feu des goddem se concentre. Depuis que la Pantenne, Contumasse, Mismac, Cartahut et Paillenqueu ont fait sauter leur mine et nous ont ralliés, les Anglais n'ont plus que trois points à attaquer : celui-ci, celui ou tient encore Fignolet et celui ou s'est établi Norddét.

—Norddét ! s'écria Delbroy qui s'était penché au dehors, je ne l'entends plus, commandant, et je ne le vois plus.

—Fignolet tient toujours, ajouta Hervey.

—Oui, mais il ne tiendra plus, dit vivement Delbroy.

Une autre détonation ébranla encore les falaises. Deux matelots se précipitèrent vers l'ouverture par laquelle entraient les balles, ils demeurèrent là quelques instants, immobiles et anxieusement attentifs.

—Eh bien ? demanda Crochetout.

—Rien, commandant, je ne vois rien, dirent les matelots.

—C'est qu'il est à la mer.

—C'est qu'il aura été tué, commandant, dit Delbroy, car Fignolet nage comme un marsouin.

—Pour lors, c'est le moussaillon qui commence le branle-bas, dit Contumasse. Tiens, c'est drôle, voilà que j'ai l'air de vouloir aller le rejoindre.

—Commandant, commandant ! cria Delbroy, toutes les chaloupes se rallient et manœuvrent pour s'avancer sur nous.

—Oui, dit froidement le corsaire, mais les Anglais ne nous tiennent pas encore. Pour arriver à nous, il faut escalader la caverne et, tonnerre ! nous avons des haches et des piques.

Depuis quelques minutes, le feu de l'ennemi avait cessé et la masse des chaloupes apparaissait à travers une voile grisâtre. Sans doute, les embarcations venaient de recevoir de nouveaux ordres ; car, se rapprochant subitement, elles formèrent une double chaîne très serrée autour des récifs qui défendaient la caverne comme une fortification naturelle.

Crochetout, se couchant à plat ventre afin de présenter moins de prise aux balles ennemies, s'était avancé jusque sur le bord de l'ouverture. S'abritant derrière une pierre, il glissa doucement la tête au dehors et examina attentivement ce qui se passait en mer.

Il demeura là longtemps sans bouger. Ces moments d'armistice, qui lui aient toujours quelque échec éprouvé par les Anglais, donnaient aux corsaires un repos qui leur permettait de réparer leurs forces et de combiner quelque nouveau plan de défense.

Tandis que le commandant inspectait soigneusement ce qui se passait au dehors, Delbroy, Hervey et les matelots, groupés au fond de la caverne, s'occupaient les uns à panser tant bien que mal leurs blessures ou celles d'un camarade, les autres à fondre des balles en employant tout ce qui pouvait être utilisé.

Des trous remplis d'eau claire et formant comme des mares leur permettaient de prendre à discrétion une boisson si nécessaire en telle circonstance. Ces mares attestaient les mesures de précaution qu'avait eu prendre Crochetout pour prolonger sa défense aussi longtemps qu'il serait possible.

Le corsaire se releva enfin et se rejetant en arrière :

—Alerte, enfants ! dit-il à voix basse afin de ne pas être entendu des ennemis.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Delbroy.

—Il y a que la dernière heuro est venue !... Savez-vous ce que vont faire ces gre dins d'Anglais ? No pouvant s'emparer de nous de vive force, ils vont nous faire sauter. Ils arment un brûlot pour nous l'envoyer.

—Un brûlot ? répétèrent les corsaires.

—Oui, un brûlot, dit Crochetout ; ils sacrifient une chaloupe dans laquelle ils ont entassé de la poudre. Ils vont venir la faire échouer sous la falaise et ils y mettront le feu, c'est clair.

Pour bien comprendre le moment de stupeur qui suivit l'annonce de cette nouvelle, il faut savoir que cette épouvantable et lâche invention a toujours été la terreur du marin, et

que l'annonce seule d'un brûlot suffit pour démoraliser et abattre l'équipage le plus brave.

Crochetout avait deviné juste : les Anglais, furieux de cette résistance désespérée dont ils ne pouvaient triompher qu'avec le temps, et encore plus exaspérés par la destruction de la cinquième chaloupe que la mine de Fignolet avait coulée en éclatant, les Anglais avaient résolu d'en finir sans attendre l'aide des chouans. Un officier avait proposé à sir Williams ce moyen peu héroïque de faire sauter la base de la falaise : il s'agissait de sacrifier une embarcation ; mais peut-être les commotions reçues par la montagne l'ébranleraient-elles et entraîneraient-elles quelques-uns de ces éboulements si communs sur les côtes de Normandie et de Bretagne ; peut-être les royalistes, placés sur la crête de la falaise et qu'on ne saurait prévenir à temps, seraient-ils victimes de ce moyen d'attaque : cela importait peu aux Anglais.

Une objection cependant avait été faite : si l'éboulement était plus considérable qu'on ne le supposait, la falaise en s'écroulant, pourrait ensevelir la ligne des chaloupes. Pour parer à ce danger, sir Williams avait donné l'ordre de faire replier toutes les embarcations au moment où le brûlot serait lancé : la durée de la mèche devait être combinée avec la longueur de temps nécessaire pour que les chaloupes pussent être à l'abri de toute atteinte. C'était à l'exécution de ces ordres que Crochetout venait d'assister ; il avait tout compris, tout deviné.

Quand il eut donné ces explications rapides à ceux qui l'entouraient :

—Le brûlot ne viendra pas tout seul se ranger au ras de la falaise, ajouta-t-il, il s'agit de viser juste et de descendre les rameurs qui les remorqueront. Je sais que c'est une question de temps et que les goddem finiront par nous faire sauter, mais c'est convenu... Il me faut dix Anglais au moins pour chaque Frère de la Côte. Donc, attention, mes vieux ! embusquez-vous le mieux possible et attendez. Ne tirez qu'à coup sûr.

Un hurra, parti du dehors, fit précipiter les corsaires vers l'ouverture de la caverne. Les chaloupes anglaises commençaient leur mouvement de retraite : le brûlot était prêt.

Remorquée par un léger canot, la terrible machine s'avança vers la falaise ; sa mèche était allumée, et rien désormais ne pouvait empêcher l'explosion d'avoir lieu.

—Attention ! dit Crochetout : feu sur les canotiers, mais que chacun vise son homme...je...Tonnerre !

Le commandant venait de s'interrompre avec une expression de fureur réellement effrayante.

—Impossible de tirer ! dit Delbroy.

Effectivement, comprenant le danger qu'ils couraient, les remorqueurs du brûlot avaient fait glisser leur canot sur le bord de la machine opposé à celui qui se trouvait vers la terre, ils ne remorquaient plus, ils poussaient, mais dans cette position le brûlot les abritait complètement en s'interposant entre eux et les corsaires.

Les corsaires se regardaient avec une expression de stupeur indicible : le brûlot s'avancait, la mort venait...une mort certaine, affreuse, et ils ne pouvaient rien pour l'éviter ; il fallait attendre. Chacun d'eux pouvait compter les minutes qui lui restaient à vivre...

Les chaloupes anglaises se tenaient maintenant hors de portée, pour ne plus avoir à craindre le danger résultant de l'explosion de la machine. Tous les matelots et les officiers avaient les regards anxieusement tournés vers la falaise : on attendait l'heure de l'horrible spectacle.

Le brûlot, longeait les falaises pour mieux se maintenir à l'abri de la fusillade des corsaires, passait devant ces excavations dans lesquelles les Frères de la Côte avaient successivement fait une défense si belle, couronnée par l'ancantissement d'une chaloupe anglaise. Il était alors à la hauteur du trou dans lequel Fignolet, le moussaillon, avait pris place.

Ce trou, crevassé par l'explosion de la mine, était vide : le jeune mouso avait dû être tué au moment où il avait mis le feu à la poudre, et la mer avait emporté son cadavre.

A quelque distance de cette excavation se dressait l'écuoille que Nordèt avait choisi pour lieu de combat. Sans doute encore le vieux maître avait été atteint par quelque balle anglaise, car depuis longtemps ses compagnons n'avaient plus entendu le feu qu'il avait d'abord si bravement soutenu avec une seule paire de pistolets.

Le brûlot s'avancait rapidement... Pas une parole n'était échangée dans la caverne.

IX

FRANÇAIS ET ANGLAIS.

Chaque seconde était un siècle d'angoisse et de rage. Toutes les tortures de la colère, de l'impuissance, ces hardis marins les souffraient. Ils voyaient venir la mort, ces Frères de la Côte qui avaient été tant de fois au-devant d'elle, et ils pâlissaient, non de crainte, mais de fureur, car avant d'être tués ils voyaient qu'ils ne pouvaient tuer.

Quelques-uns s'avancèrent comme pour s'élancer à la mer... Crochetout les arrêta du geste :

—A vos postes ! dit-il d'une voix puissante. Cette caverne de la falaise est pour nous le pont du navire. Nous n'avons pas le droit de l'abandonner.

Alors, déboutonnant son uniforme avec un geste violent, le corsaire saisit un lambeau d'étoffe enroulé autour de son corps. Ce lambeau déchiré, noirci, présentait encore néanmoins les teintes du drapeau républicain.

—Le pavillon de la *Brûle-Gueule* ! s'écria Delbroy en s'élançant.

—Oui, dit Crochetout avec émotion : Nordèt l'avait arraché avant de faire sauter la corvette. Nous allons mourir, mes enfants : il faut mourir sous ce pavillon qui tant de fois, dans la mer des Indes, a surmonté le yacht anglais renversé. Ah ! les goddem veulent nous faire sauter, parce qu'ils ne peuvent nous prendre ! Eh bien ! il faut montrer l'endroit où ils doivent faire échouer leur brûlot !

Et saisissant son fusil avec un geste sublime, le corsaire enleva la baguette, la passa dans le lambeau de pavillon, et s'élançant vers l'ouverture de la caverne, il planta solidement la baguette entre deux éclats de rochers : le pavillon tricolore flotta dans les airs.

—Vive la France ! s'écria Crochetout.

—Vive la France ! répétèrent les corsaires avec l'enthousiasme le plus effréné.

Des cris de colère et de menace, partant des embarcations anglaises, répondirent à ces exclamations patriotiques. Le brûlot atteignait l'entrée de la caverne.

En voyant les couleurs de la République flotter audessus de leurs têtes, les matelots anglais, exaspérés déjà par le combat qui venait d'avoir lieu, poussèrent des hurlements, et l'un d'eux, obéissant à un accès de rage folle, saisit la mèche du brûlot et souffla dessus avec frénésie. Le feu monta rapidement et se communiqua aux cordages goudronnés ; en un clin d'œil il gagna les bordages enduits de matière combustible, un jet de flammes jaillit.

—Pousse au large ! crièrent les matelots.

L'un d'eux se précipita pour couper l'amarré qui attachait le canot au brûlot.

Les corsaires, debout et immobiles sur le bord de l'excavation de la falaise, attendaient en criant : " Vive la France ! " Au loin les Anglais, sur leurs embarcations, regardaient le dernier acte du drame terrible.

Le brûlot s'embrasait... il allait sauter... il courait droit sur la caverne, à la hauteur de laquelle la marée haute le faisait arriver. Quelques secondes encore, et c'en était fait des hardis Frères de la Côte...

Tout à coup une détonation déchira les airs, et la mer bondit comme soulevée par quelque puissance mystérieuse.

Le brûlot vient de s'abîmer dans les flots, entraînant avec lui le canot qui le remorquait. Deux cris de triomphe sont lancés avec force, et les corsaires tendent les bras vers deux hommes qui se dressent au sommet d'une vague.

—Nordèt ! Fignolet !

—Vive la France ! répondent les deux hommes en escaladant la caverne.

Des cris de fureur éclatent sur la ligne anglaise. Des embarcations, on a pu tout voir. On a vu jaillir la lumière au moment où le brûlot passait, on a vu s'ébranler sur sa base cette immense pointe de rocher derrière laquelle était blotti le quartier-maître, on a vu s'incliner, hésiter, puis tomber avec force ce quartier de falaise qui abîmait dans sa chute et le brûlot qui allait éclater et le canot anglais. On a vu tout cela, s'accomplissant en moins de temps qu'il n'en faut pour le décrire, et la stupeur la plus grande a succédé aux élans de joie que causait une victoire facile.

Puis, sans qu'aucun ordre ait été donné, toutes les embarcations se précipitèrent à la fois pour revenir sur la falaise, mais au même instant, venant du sud, un canot glissa, rapide, le long des rochers et arriva à la hauteur de la caverne.

—Les chouans ! cria Hervey en se précipitant.

—Non ! non ! dit une voix, des amis qui viennent vous sauver !

Et un homme, sans armes, s'élança dans la caverne, tandis qu'un autre maintenait l'embarcation à la hauteur de l'excavation.

Les Anglais attaquaient de nouveau et la lutte prenait les proportions d'une véritable bataille, dans laquelle dix hommes soutenaient bravement l'honneur de la France en combattant contre des forces centuples.

—De la poudre ! brûlez de la poudre ! cria l'un des deux hommes, celui qui venait de surgir dans la caverne. Enveloppez-vous d'un nuage, que les Anglais ne puissent vous voir.

Puis, avant que Crochetout n'eût eu le temps de lui adresser une parole, l'homme se tourna vers lui et lui tendit un papier plié.

Crochetout s'en saisit avidement et l'ouvrit :

—Kernoë ! s'écria-t-il.

Puis s'adressant à l'homme qui le regardait avec une expression d'admiration naïve :

—Ton nom ? dit-il. Celui de ton ami.

—Kervern et Kerloch.

—Touche là, et embarquons ! nous passerons au nez des Anglais !

Kervern reporta son regard sur les corsaires :

—Vous êtes dix ! dit-il avec une rage sourde. Nous ne pouvons vous sauver tous !

Crochetout se précipita vers l'ouverture de la caverne : l'embarcation étroite et fine du folgoat se balançait le long de la falaise. Le capitaine corsaire rapprocha ses épais sourcils avec un froncement convulsif.

—C'est vrai ! murmura-t-il.

—Cinq d'entre vous, Kerloch et moi, reprit Kervern, c'est tout ce que nous pouvons embarquer !

Delbroy se précipita :

—Eh bien ! commandant, s'écria-t-il, embarquez avec cinq d'entre nous, et moi je demeurerai ici avec...

Crochetout fit un geste impérieux.

—Delbroy ! dit-il, vous allez embarquer, vous, avec ceux que le sort désignera !

—Commandant ! répondit vivement Luc, si nous étions en mer à bord de la corvette, j'obéirais sans hésiter ; ici c'est autre chose, nous sommes sur la terre ; et si en mer votre devoir est de demeurer le dernier sur le navire, à terre, vous devez marcher en tête de vos hommes !

—D'ailleurs, dit brusquement Kervern, Kernoë m'a fait jurer que ce serait vous que nous emmènerions, commandant !

—Les Anglais ! cria Kerloch du dehors.

—Commandant ! reprit Delbroy en voyant Crochetout irrésolu, les dangers sont les mêmes en embarquant et en demeurant ici.

—C'est vrai ! dit Nordèt.

—Ceux qui embarqueront auront à traverser toute la ligne anglaise : comment passeront-ils ? ont-ils donc plus de chance de salut que ceux qui demeureront ici ?

—Les Anglais ! les Anglais ! répétait Kerloch.

—Feu !... brûlez de la poudre ! hurla Kervern, qu'ils ne puissent nous voir embarquer.

Chacun comprenant l'excellence de l'avis, quatre hommes se précipitèrent et ouvrirent le feu avec une activité fiévreuse.

Crochetout s'était rapproché de Delbroy :

—Tu es mon second, dit-il d'une voix émue, et comme tel tu dois commander après moi. Puisque l'embarcation ne peut prendre que cinq hommes, divisons-nous en deux troupes et mettons-nous chacun à la tête de l'une de ces troupes ; l'une essaiera de se sauver par la voie de mer et l'autre par celle de terre. Nous allons tirer au sort à qui embarquera ; seulement celui qui prendra la mer se dévouera pour sauver les autres : celui-là attirera sur lui les Anglais qui, ne sachant combien nous sommes, ne pourront croire, voyant fuir l'embarcation, que d'autres seront demeurés dans la caverne ; ceux restés ici se blottiront au fond sans tirer un seul coup de fusil. Quand les Anglais chasseront le petit canot, ceux qui seront embarqués feront un feu continu afin de s'envelopper de fumée et de ne pas se laisser compter pour mieux tromper les goddem. Est-ce dit, est-ce compris ?

—Oui, commandant !

—Alors, mon ami, avant de tirer au sort, formons chacun nos troupes, Nordèt a dit qu'il allait avec toi.

—Oui, grommela le vieux maître.

—Et moi avec Nordèt ! ajouta Fignolet.

—Tout le tremblement du chat du bord, murmura Nordèt.

—Qui vient avec moi ! demanda Crochetout.

—Moi, commandant, dit Hervey en s'avançant.

—Moi ! moi ! ajoutèrent Cartahut et la Pantenne.

—Et Contumasse qui est blessé et qui ne pourrait gravir le rocher ? ajouta Crochetout.

—Cinq alors ! dit Hervey.

—Tu auras avec toi Nordèt, Fignolet, Mismac et Pailenne ! Est-ce dit, les vieux ?

—C'est dit ! s'écrièrent les matelots sans cesser leur feu.

Les Anglais s'étaient rapprochés à portée de pistolet et recommençaient l'attaque avec une violence inouïe.

—Embarque ! embarque ! cria Kerloch.

—Tirons au sort ! dit Crochetout.

—Des balles ! demanda Delbroy.

Fignolet se baissa et ramassa une poignée de balles que Contumasse venait de fondre.

Pendant ce temps Nordèt, sans que personne remarquât son action, s'était emparé d'un énorme vase en terre qui gisait dans un coin, et l'emplissant d'eau le plaçait sur le feu.

Crochetout prit les balles, et se retournant vers Delbroy :

—Pair ou non ? dit-il en avançant la main.

X

LA FUITE

—Pair ! répondit Delbroy sans hésiter.

Tous les matelots s'étaient rapprochés vivement ; c'était peut-être l'existence de la moitié des assistants qui était renfermée dans les mains de Crochetout.

—Cinq, dit celui-ci en écartant les doigts.

—Alors, embarquez, commandant ! dit vivement Delbroy.

Les Anglais approchaient ; la scène ne pouvait se prolonger. Crochetout, du geste, ordonna à Hervey de préparer l'embarquement ; puis, tandis que l'officier jetait à Kerloch des fusils, de la poudre, des balles, tandis que les matelots se seraient les mains dans une suprême étreinte, au moment d'une séparation qui devait probablement être éternelle, Crochetout s'était rapproché de Delbroy, et le prenant dans ses bras avec une amicale pression :

—Quand j'aurais toutes les chaloupes anglaises dans mon sillage, dit-il, attends encore, attends la nuit pour quitter la caverne, à moins que tu craignes de te voir attaquer. Alors escalade la falaise avec tes hommes et dirige-toi sur Brest ; mais jure-moi qu'avant de songer à ton amour, tu t'occuperas de sauver ceux que je laisse sous tes ordres.

—Je le jure, commandant ! répondit Delbroy d'un ton solennel.

Crochetout regarda attentivement son second.

—Et si je meurs ? reprit-il ; si je meurs et si tu échappes, toi ?

—Je vous ai promis de vous venger, commandant, et je tiendrai ma promesse, je vous le jure encore !

Crochetout étreignit rudement les mains de Delbroy.

—Veille sur lui ! glissa-t-il rapidement à l'oreille de Nordêt.

—Hum ! grommela le vieux maître, si le chat du bord n'était pas mort !

—Commandant ! les Anglais, embarquez vite ! cria Kervern.

Hervey, Cartahut, la Pantenne et Contumasse étaient déjà dans l'embarcation.

—Adieu, commandant, dit le lieutenant d'une voix émue.

La petite embarcation était tellement chargée, que la vague rasait les bordages, et qu'il fallait toute l'adresse des rameurs pour éviter d'embarquer à chaque mouvement de tangage ou de roulis. C'était Kervern et Kerloch qui tenaient les avirons ; Crochetout avait pris la barre du gouvernail ; Hervey et Cartahut se tenaient à tribord ; la Pantenne et Contumasse à bâbord ; tous quatre avaient le pistolet et le fusil au poing, de la poudre dans un mouchoir replié et attaché à la taille en guise de ceinture et de giberne, des balles dans toutes les poches de leurs vêtements.

Telle était l'activité furieuse de ces quatre hommes, que le feu qu'ils soutenaient devait paraître fourni par plus de dix soldats.

Avec son audace ordinaire, Crochetout, au lieu de longer la côte, s'était lancé en ligne droite sur les embarcations anglaises. Quand la petite barque était venue accoster au long



De quel côté ? relève bien le point, Kervern. (page 148)

—Ne tirez plus et au fond de la caverne, dit Crochetout qui venait de sauter dans la barque.

Il saisit la baguette servant de porte-drapeau, attira à lui le glorieux pavillon ; et se retournant vers Kerloch qui se tenait à l'avant :

—Pousse ! ordonna-t-il.

Kervern et Kerloch appuyèrent leurs gaffes le long de la falaise ; l'embarcation s'éloigna lentement. Une véritable grêle de balles tombait dans la mer, faisant jaillir l'eau de tous côtés. Il faisait grand jour, mais la fumée était si épaisse, qu'on ne pouvait distinguer à trois brasses devant soi. Cette circonstance devait puissamment servir l'embarcation fugitive.

—Feu ! feu ! feu partout ! disait Crochetout ; que les Anglais nous suivent à la trace de la fumée, mais qu'ils ne puissent nous compter. Hardi, mes vieux ! Qui sait ! on a peut-être encore des chances de s'en tirer.

de la falaise, les Anglais n'avaient pu la voir ; Kervern et Kerloch, agissant de ruse, s'étaient tenus constamment à l'abri derrière le rempart de récifs, qui, avec le pied du rocher, formaient comme un canal se desséchant à chaque marée basse.

Les Anglais n'avaient donc pu deviner la présence de l'embarcation, et le nuage de fumée, dont Kervern avait eu soin de faire entourer les abords de la caverne, avait continué à la dissimuler.

Grand fut l'étonnement des ennemis lorsque, par la direction des projectiles qui arrivaient sur eux, ils s'aperçurent que la défense changeait de position.

En cet instant, la barque du folgoat arrivait en plein sur une chaloupe anglaise.

—Appuie un bon coup ! hurla le capitaine corsaire.

Kervern et Kerloch se couchèrent sur les avirons ; la barque sembla voler sur la vague ; elle alla ranger bord à

bord la chaloupe. Crochetout s'était dressé d'un bond, et, saisissant sa hache, il avait décrit un moulinet terrible.

Des hurlements s'élevèrent, la barque était passée, mais la hache de Crochetout était rougie jusqu'au manche et le sang décollait sur les mains du brave corsaire, tandis que les Anglais jetaient trois cadavres à la mer.

Crochetout saisit le pavillon qu'il avait placé près de lui, et il l'arbora bravement à l'arrière de la barque.

— Feu ! feu ! feu sans interruption ! continua le corsaire, et nous passerons !

— Commandant, dit Hervey en se penchant, voyez, la ligne anglaise se rallie sous le vent à nous. Evidemment l'ennemi croit que nous avons tous abandonné la caverne.

— Un homme à l'avant pour sonder, dit Crochetout et engageons-nous dans les écueils.

La barque navigua, emportée par une force irrésistible. Crochetout la dirigeait avec une audace et une habileté décelant une irrévocable résolution.

XI

LA CHASSE.

— Les Anglais se rallient !

— Crochetout court droit sur eux !

— Les chouans apparaissent sur la falaise.

— La marée commence à baisser.

Un silence suivit ces quatre phrases prononcées successivement par Delbroy, Fignolet, Mismac et Pailenquen.

Au moment du départ de Crochetout, les corsaires, obéissant aux ordres reçus, s'étaient retirés au fond de la caverne : mais le bruit de la fusillade, qui reprenait plus vive, le danger que couraient leurs amis, le propre péril qui les menaçait eux-mêmes, n'avaient pas permis aux corsaires de demeurer dans cette anxieuse et poignante inaction.

Delbroy avait songé à se servir de la situation topographique pour satisfaire, sans danger, cette curiosité irrésistible. Naturellement les bords de la caverne, ou pour mieux dire, l'encadrement de son ouverture, étaient déchiquetés comme toutes les crevasses résultant d'un effort quelconque. C'étaient des fleches aiguës, des angles, des saillies, tout un découpage enfin, tel qu'en sait faire la mer, qui durant les jours de tempêtes et les heures de grande marée se ruait jusque dans ces excavations.

Les projectiles lancés par les Anglais, depuis plus de trois heures que l'attaque avait été commencée, avaient encore augmenté ces déchiquetures du rocher. Il y avait pour ainsi dire un double cadre encadrant l'entrée de la caverne.

En se collant le long du roc, en s'effaçant dans l'ombre, en demeurant immobile, un homme pouvait explorer un point de l'horizon par chacun de ces jours pratiqués comme des meurtrières dans les murailles épaisses des vieux châteaux forts.

Delbroy avait appelé ses hommes et les avait placés avec des précautions extrêmes, car le jour était radieux et la fumée se dissipant laissait l'entrée de la caverne en pleine lumière, et il ne fallait pas attirer l'attention des Anglais.

Mismac avait été se coller la poitrine contre un quartier de roc à pic ; de l'endroit où il était, il avait en vue toute la partie de l'escadrille anglaise, demeurée en face de la caverne.

De l'autre côté, enfoncé dans une étroite excavation, le mousse Fignolet était couché sur le dos, le visage tourné vers le ciel. Ses yeux pouvait suivre toute la ligne ascendante de la falaise depuis la caverne jusqu'au sommet. Fignolet devait, dans cette position fatigante, inspecter soigneusement les manœuvres des chouans dont les cordages appendaient le long du rocher, mais qui ne pouvaient descendre sans être vus.

A l'inverse de Fignolet, couché sur le dos, Pailenquen était étendu à plat ventre, la tête appuyée sur deux pierres séparées par un interstice ; il plongeait au-dessus de la mer et il pouvait suivre les progrès de la marée et donner l'éveil si quelque barque se fût glissée au pied des falaises.

Delbroy, debout sur deux quartiers de roc, les jambes écar-

tées pour se maintenir en équilibre, le coude appuyée contre l'encadrement de l'ouverture, pouvait seul suivre des yeux la marche de l'embarcation qui emportait le capitaine corsaire.

Pour que les renseignements fussent donnés d'une façon utile dans cette situation critique, il avait été convenu que chacun des quatre vigies parlerait à son tour.

Le haut de la falaise, sa base, la pleine mer et la côte étant surveillés, une surprise devenait impossible. Seulement l'immobilité la plus absolue avait été recommandée à tous.

Quant à Nordèt, n'ayant aucun poste à occuper, il s'était retiré au fond de la caverne et s'était occupé à animer le feu sur lequel il avait placé l'immense vase rempli d'eau.

— Les Anglais croient la caverne abandonnée ! reprit Mismac, ils courent tous une bordée au nord... Je ne puis relever sur quel point ils mettent le cap.

— Les chouans se penchent, mais ils ne descendent pas ! dit Fignolet. Ils relouquent comme nous en grand la chasse appuyée au commandant.

— La marée baisse, rien autre ! dit Pailenquen.

— Hourrah ! hardis ! dit Delbroy dont les yeux étincelaient, le commandant vient d'entrer dans la ligne ! Ah ! quel homme ! Les Anglais veulent le crocher au passage. Il gagne sur eux, il gagne en plein !... C'est cela, feu partout ! Ah ! les Anglais se souviendront de la *Brûle-Gueule* et de son équipage... Ils redoublent de vitesse, mais la barque augmente son allure.

— Cré mille n'importe quoi ! murmura Nordèt, dire que si le chat du bord n'était pas mort...

— Les Anglais quittent l'embossage !

Effectivement la mer, tout à l'heure disparaissant sous la quantité des embarcations anglaises, était libre maintenant en face de la caverne. La ruse de Crochetout avait pleinement réussi. Les Anglais avaient pensé que tous les Français s'étaient embarqués. Cette supposition d'ailleurs était logique et le feu, en cessant subitement dans la caverne, n'avait pu qu'en confirmer la véracité.

Sir Williams, envoyant ses ordres, s'était élancé à la poursuite de l'embarcation fugitive.

Supposer que cette coquille de noix, toujours prête à sombrer sous le poids qui la chargeait, pût échapper au vingt-cinq grandes chaloupes armées en guerre qui la poursuivaient, l'enveloppaient et la traquaient eût été folie. Delbroy ne pouvait conserver cet espoir. Aussi était-ce le cœur serré par l'appréhension d'une horrible catastrophe prochaine qu'il suivait de l'œil ce frêle esquif disparaissant au milieu d'un nuage de fumée.

A chaque seconde, à chaque minute, à chaque chaloupe que la barque rencontrait, longeait ou dépassait en essuyant son feu, en rendant coup pour coup, Delbroy s'attendait à la voir couler subitement sous la vague ou à la voir briser entre deux bordages.

— Ça passe !... il a doublé ! disait-il avec un étonnement profond. Comment fait-il ? oh ! c'est un miracle !... Tonnerre ! enfants, nous serons dignes de notre commandant et nous saurons, nous aussi, mourir bravement, n'est-ce pas ?

— A-t-il doublé la pointe de la baie ? demanda Nordèt sans quitter son feu sur lequel il soufflait à pleins poumons.

— Pas encore, répondit Delbroy, mais il avance vers la pointe.

— S'il la double, il est sauvé, car de l'autre côté il y a une vraie mer d'écueils à fleur d'eau. Son embarcation qui ne tire rien passera, mais les chaloupes anglaises ne pourront l'y suivre.

— Il gagne ! il gagne !

— Et pas d'avarie ?

— Pas de visibles.

— Cré mille n'importe quoi !... Oh ! si le chat du bord n'était...

— Il gagne encore !

Et Delbroy se mit à battre des mains, emporté par l'enthousiasme qui faisait bondir le sang dans ses artères.

O'était en effet un merveilleux et entraînant spectacle que celui que contemplant le jeune homme et dont il s'efforçait de retracer le tableau fidèle à ses compagnons, spectacle qui eût frappé d'admiration l'homme de terre le moins sensible aux impressions guerrières et qui devait électriser l'homme portant insignes d'officier de marine.

Ceux de nos lecteurs qui ont assisté à une chasse à courre et qui ont contemplé ce pittoresque et attachant coup d'œil de l'animal aux abois, alors que, sur le point d'être forcé, il a sur ses traces toute la meute furieuse et hurlante, alors que les chiens, flairant déjà la curée, se pressent, se ruent, se housculent, forment une masse compacte et mouvante, alors que les piqueurs crient, que les valets excitent, que les chasseurs embouchent le cor, préludant par des sons de mort aux sons de victoire, ceux-là pourront se faire une idée approximative de ce spectacle saisissant que contemplant Delbroy. Qu'ils remplacent la verte prairie par la vallée humide et houleuse, les arbres gigantesques par les pointes aiguës des récifs, l'animal poursuivi par le frère esquif, qui parfois, lui aussi, comme le sanglier forcé, se retourne pour faire tête, arrêtant dans leurs élans les ennemis les plus intrépides ; qu'ils remplacent encore cette meute confuse, haletante, hurlante, par la meute ballottée, roulante et vacillante des chaloupes d'où s'échappent des hurlements sans nom ; ici, les cris des valets et des piqueurs, les éclats du cor de chasse ; là, les vociférations des blessés, les clameurs de rage et de douleur, le roulement de la fusillade ; là, la poussière roulant en tourbillons ; ici, la fumée se condensant en nuages... C'est que sur terre comme sur mer, c'est une chasse ; c'est que sur terre comme sur mer la victoire ne sera peut-être pas toujours pour les plus forts, mais parfois pour le plus rusé et le plus adroit, c'est que sur terre comme sur mer des créatures de Dieu poursuivent une créature de Dieu.

Toutes les émotions que ressentait le cœur de Delbroy se reflétaient sur son visage, et comme tous avaient les yeux rivés sur ce visage, ses expressions allaient s'imprimer sur la physionomie des Frères de la Côte.

Nordèt s'était soulevé et avait fait un pas vers Delbroy.

—A-t-il doublé ? demanda-t-il d'une voix haletante.

—Pas encore, mais il gagne, il gagne !... Le feu des Anglais ne l'arrête pas... Il gagne main sur main !

—Est-il loin de la pointe ?

—A deux encablures à peine !

—Il est sauvé alors !

—Il est sauvé ! reprit Delbroy. Il est sau... ah !

Un cri rauque venait de jaillir de la poitrine du jeune homme.

Tous frémissaient, tous regardèrent anxieusement Delbroy : il avait le visage livide et les traits contractés.

—Quoi donc ? demanda Nordèt d'une voix tonnante.

—Des chaloupes anglaises à l'avant ! s'écria Delbroy.

—Elles l'ont gagné ?

—Non ! c'étaient des embarcations embusquées derrière la pointe ! Elles viennent de surgir tout à coup... Ah ! ils sont enveloppés... ils disparaissent... ils... Tonnerre ! oh ! les Anglais !...

—Cré mille... chats du bord ! murmura Nordèt avec une série de jurons à faire trembler les murailles d'un corps de garde.

Un silence de mort régna dans la caverne. Tous s'entre-regardaient sans oser prononcer une parole, formuler une interrogation. Delbroy, la tête dans ses mains, paraissait ne pas avoir la force d'assister à l'agonie des siens.

Le bruit de la fusillade n'avait pas discontinué et arrivait, apporté par la brise, dominant le mugissement des vagues. Ce bruit terrible causait une émotion joyeuse aux corsaires : ils n'avaient qu'une crainte, c'était de cesser de l'entendre.

—Ils se battent ! ils vivent encore ! s'écria Nordèt.

Delbroy se redressa, surpris : il n'aurait pu supposer que la lutte durât aussi longtemps. Se penchant en avant, il interrogea l'horizon, et un soupir de stupéfaction expira sur ses lèvres :

—Ils ont passé ! s'écria-t-il.

—Passé ! s'écria Nordèt.

—Oui... j'aperçois une embarcation enveloppée de fumée... c'est la leur... les Anglais la chassent encore... mais comment ont-ils pu... C'est impossible !... ce n'est pas eux !... mes enfants ! je suis fou ! je suis le jouet d'une illusion... Non !... Et cependant...

—Laissez-moi voir ! dit Nordèt en se précipitant.

Delbroy, le regard vague, la main frémissante, sauta sur le sol de la caverne, cédant sa place au vieux maître. Nordèt regarda attentivement. Chacun attendait ses paroles : la vie semblait suspendue dans toutes ces natures héroïques.

—Mais oui ! s'écria le maître d'équipage, ce sont eux.

D'ailleurs, les Anglais les chasseraient-ils si ce n'étaient eux ? Ils font un feu d'enfer... la fumée les entoure... Cré mille n'importe quoi ! comment ont-ils pu faire pour passer au milieu ?...

Effectivement le problème dont on pouvait constater le résultat semblait inexplicable.

Les chouans eux-mêmes, groupés au sommet de la falaise, assistaient à ce spectacle sans pouvoir le comprendre.

Tous, comme Delbroy, avaient vu l'embarcation poursuivie prise entre deux feux au moment où on pouvait la croire sauvée. En effet, la barque montée par les fugitifs avait d'abord traversé la ligne avec un bonheur inouï, puis, gagnant de vitesse avec une supériorité de marche extraordinaire, elle avait distancé les chaloupes qui la chassaient, sans que les projectiles qui pleuvaient sur elle eussent pu la retarder dans sa marche.

Déjà elle approchait de la pointe de Dinan, bientôt elle allait s'engager dans cette mer d'écueils sur laquelle son peu de tirant d'eau lui assurait la sécurité ; quelques efforts encore, quelques minutes d'heureuse chance, et les Anglais voyaient leur échapper cette proie pour la capture de laquelle ils avaient fait de si grands sacrifices... Crochetout et les siens devaient sentir la joie et l'espérance inonder leur cœur et redoubler leurs forces... quand tout à coup, au moment où l'embarcation allait atteindre la pointe et la doubler, quatre chaloupes armées, surgissant brusquement, étaient venues lui barrer la route. Ces quatre chaloupes, embusquées à la pointe de Dinan, tenaient le passage.

Le feu qui n'avait pas cessé de tonner, continua plus furieux... On vit les quatre chaloupes se ruer sur la barque et la resserrer entre elles et la ligne des premières embarcations. Tout disparut dans la fumée... et les chouans avaient applaudi frénétiquement, et Delbroy avait enfoui sa tête dans ses mains en poussant un rugissement de désespoir.

Puis un coup de vent avait emporté le nuage de fumée sans que le feu eût cessé, et une éclaircie rapide avait permis de contempler un véritable miracle.

Cette barque qu'on avait dû croire disparue à jamais, venait de reparaitre. Elle fuyait vers la haute mer, toujours enveloppée dans son nuage de fumée, car elle n'avait pas cessé son feu, et les Anglais lui appuyaient la chasse.

Comment avait-elle pu échapper ? Comment avait-elle forcé cette ligne formidable ? comment enfin, après une lutte aussi acharnée, pouvait-elle encore gagner de vitesse sur ceux qui la poursuivaient ?

Tout cela était inexplicable, et, certes, tout cela était, pour tous, inexplicable, mais le fait était patent, chacun pouvait le constater.

Nordèt, attentif, suivait dans ses moindres péripéties cette lutte émouvante dont il retraçait les phases dans son pittoresque langage. Ce que le vieux maître ne pouvait s'expliquer, c'est que, loin de chercher à rallier la côte et à venir dans les eaux de cette pointe de Dinan qui pouvaient devenir pour elle une garantie de salut, l'embarcation poursuivie s'éloignait en ligne droite de cette pointe, tenant le cap sur la haute mer.

—Mais pourquoi Crochetout tient-il cette route ? s'écria Delbroy. Il court à une perte certaine, il n'a aucune chance de salut... tandis qu'en revenant sur la côte... Je ne puis m'expliquer...

—Le chat du bord est mort, dit Nordèt ; cela explique tout... cela... Ah ! cré mille n'importe quoi !...

—Quoi ? s'écria-t-on.

Le vieux maître passa la main sur ses yeux, comme s'il eût craint d'avoir la berlue.

—Quoi donc ? qu'y a-t-il ? qu'as-tu vu ? crièrent les matelots.

Nordèt regarda encore à l'horizon :

—Plus rien ! dit-il avec un accent de stupeur.

—Quoi ! plus rien ? Que veux-tu dire ? demanda Delbroy.

—Dame !... à votre tour, relevez le point, mon lieutenant ! dit le vieux maître en sautant sur le sol.

Delbroy reprit la place qu'il avait précédemment occupée.

—Je ne vois rien ! dit-il.

—Ah ! fit Nordèt.

—La chaloupe ? demanda Fignolet.

—Je ne vois que les chaloupes anglaises.

—Pas possible !

—Aucune autre embarcation... Et la mer est calme et... le feu a cessé !

—C'est vrai ! murmura-t-on.

Un profond silence régna tout à coup sur la falaise et sur l'Océan.

—Mais, que s'est-il passé ? demanda Delbroy.

—Je ne sais, mon lieutenant, répondit le maître d'équipage.

Quand je vous parlais, je voyais comme je vous vois, l'embarcation dans son nuage de fumée... je ne pouvais distinguer ceux qui la montaient, mais enfin c'était l'embarcation du commandant, je n'en puis douter... et crac !... tout d'un coup... plus rien... disparue... sombrée...

—Sombree ! répéta-t-on.

—Dame ! quand une embarcation disparaît soudain en pleine mer, comment est-ce qu'on appelle cela ?

—Sombree ! sombré ! disaient les Frères de la Côte en se regardant avec douleur.

—C'était bien la peine de se déralinguer le tempérament ! dit Mismac en serrant les poings.

Delbroy interrogeait toujours attentivement l'horizon. Les embarcations anglaises s'étaient arrêtées. Groupées, elles formaient un cercle et semblaient tenir conseil. Pas une seule détonation ne retentissait. Le feu avait absolument cessé, la brise emportait jusqu'aux derniers tourbillons de fumée, et le pâle soleil d'hiver, arrivant à son zénith, éclairait en plein les flots bleuâtres de l'immense Océan.

Les chaloupes anglaises paraissaient interroger la mer avec une attention extrême ; les gaffes, les avirons, les bouts de vergue sondaient les flots. L'agitation la plus vive régnait à tous les bords.

—Mais quel événement est donc survenu ? s'écria Delbroy qui ne comprenait rien à ce dénouement si étrange de cette lutte magnifiquement. Quoi ! l'embarcation aura sombre subitement sans qu'aucun de ceux qui la montaient ait pu échapper... car avec ma lorgnette, je verrais... je distinguerais... et rien... je ne vois rien !

—Qu'est-ce que cela veut dire ? murmuraient les matelots.

—Ça veut dire que le chat du bord est mort ! dit Nordèt.

—Les chouans ! Ils descendent ! dit tout à coup Fignolet, qui, toujours couché sur le dos, avait les yeux constamment levés vers le sommet de la falaise.

—A vos armes ! dit Delbroy, et cachez-vous dans les renforcements de la caverne !

—Je disais bien... le chat du bord ! reprit Nordèt en se dirigeant vers son grand vase rempli d'eau bouillante. Oh ! le chat du bord ! Et on ne voulait pas me croire !

Les matelots, saisissant leurs fusils, s'étaient retirés dans les angles les plus obscurs de la caverne. Fignolet était demeuré à son poste, le dos colle au sol, le visage tourné vers le ciel :

—Comment descendent-ils ? demanda Delbroy à voix basse.

—Par les cordes, mon lieutenant et par la pente qui court au sud.

—Ceux-là passent loin de nous ; où sont amarrées les cordes ?

—Deux sur notre tête, les trois autres à cinq ou six brasses bâbord et tribord.

—Alors, ce sont deux hommes seulement qui s'affalent vers nous ?

—Oui, mais il y en a d'autres prêts à descendre.

—Attendons !... et pas un mot !... dit Delbroy en s'effaçant à son tour dans un angle obscur.

XII

LE SECRET.

—Tonnerre ! je ne veux pas qu'un autre reçoive la balle qui m'est destinée ! Crochetout ne laisse pas prendre sa place quand il s'agit de se donner un coup de garette avec l'Anglais ! Encore une fois, débarque, et laisse-moi courir une bordée jusqu'aux chaloupes anglaises !

—Commandant, nous ne pouvons débarquer encore ! On ne nous a pas fait le signal de terre.

—Alors, filons l'écoute !

—Nous arriverons trop tard !

—C'est vrai !

—Attendez, commandant !

—Tonnerre ! encore un coup, je ne veux pas que celui-là soit tué.

—N'ayez pas cette crainte, commandant. La balle qui doit tuer celui-là n'est pas encore fondue.

—Comment ?

—On dit dans le pays que c'est un poulpican et vous savez, commandant, pour tuer un poulpican, il faut se servir d'une balle qui a été douze fois imprégnée du sang des ennemis.

Crochetout haussa les épaules. Cette conversation avait lieu à bord de la frêle embarcation qu'avaient si ardemment poursuivi les Anglais.

C'était de l'autre côté de la pointe de Dinan, sur ce fond couvert de récifs dont avait parlé Nordèt, à l'abri derrière un gigantesque pan de falaise formant arcade au-dessus des eaux toujours écumantes de cette partie des côtes.

A une courte distance, on entendait résonner le bruit incessant d'une fusillade chaudement soutenue. De l'endroit où était placée l'embarcation, il était possible d'apercevoir la haute mer par la fissure de l'arcade, mais de la haute mer il devait être impossible de voir cette partie de la baie.

Crochetout, penché en avant à faire croire qu'il allait tomber à la mer, avait les regards ardemment fixés sur les flots du large. Les chaloupes anglaises naviguaient alors à toutes rames, poursuivant une embarcation qui fuyait devant elle. Des voiles de fumée, causés par un tir incessant, enveloppaient souvent et les poursuivis et les poursuivants.

Crochetout demeurait immobile et comme plongé dans un saisissement profond :

—Tonnerre ! dit-il enfin, c'est à faire croire à tous les miracles des légendes bretonnes ! Cette embarcation, c'est la nôtre... c'est elle, c'est son sillage, son tirant d'eau, son allure rapide, et cependant nous sommes ici !... Qui donc monte cette embarcation ?

—Le poulpican ! répondit Kervern.

—Mais comment fait-il, s'il est seul, pour ramer et soutenir un feu tel, qu'il nage constamment dans un nuage de fumée ?

—Oh ! il n'est jamais seul ! Philopen a toujours avec lui sa Mary-Morgan.

En cet instant, un clapotement sourd retentit dans la mer. Kerloch se pencha. On voyait un câble dont une extrémité était passée dans l'avant de l'embarcation stationnaire et dont l'autre extrémité allait passer probablement dans une crevasse de la falaise que l'on pouvait distinguer à une dizaine de brasses. C'était ce câble qui, agité doucement et fouettant la mer, avait causé le bruit qui avait éveillé l'attention des corsaires et de Kerloch.

Le câble fut encore agité deux fois dans le même sens.

—Il nous faut attendre ! dit Kerloch, mais nous n'avons rien à redouter en ce moment.

Le feu qui retentissait bruyamment au large cessa alors brusquement. Crochetout se pencha de nouveau, puis il se redressa, passa la main sur ses yeux et se pencha encore :

—Tonnerre ! dit-il. Qu'est devenue l'embarcation ?

—Quoi ? demanda Kervern.

—Disparu !

—Disparue ! répétèrent les matelots de la barque, comme avaient répété ceux enfermés dans la caverne, comme avaient dû le répéter les chouans occupant la crête des falaises.

—Disparue ! dit une seconde fois le capitaine corsaire. Du diable si je comprends quelque chose à cette fantasmagorie ! Quelle était cette embarcation ? quel était celui qui la montait ?... Il faut que je relève le point !

Et, se retournant vers Kervern et Kerloch :

—Vous êtes de braves gens et de vrais matelots, continuait-il, vous venez de me le prouver, mais il faut me larguer la vérité en grand, sans masques !

—Commandant, dit Kervern, nous sommes prêts à vous dire tout ce que nous savons, car on ne nous a pas recommandé le silence.

—Parlez alors, car du diable si je puis reconnaître le fond sur lequel je navigue depuis quinze jours !

Kervern et Kerloch se regardèrent ; les deux marins semblaient en proie à l'émotion la plus violente et à l'embarras le plus grand.

Enfin Kervern se grattant l'oreille :

—Commandant, dit-il, il faut d'abord que vous nous promettiez de ne pas nous traiter comme deux faillis chiens...

—Hein ? fit Crochetout avec surprise.

—Comme deux banians ! ajouta Kerloch.

—Comme deux hale-boulines ! reprit Kervern.

Le corsaire rapprocha ses épais sourcils.

—Qu'avez-vous donc fait ? demanda-t-il froidement.

Kervern et Kerloch se regardèrent encore : évidemment ils n'osaient formuler encore une réponse.

—Qu'avez-vous fait ? répéta Crochetout, qu'avez-vous fait que vous ne puissiez dire ?

Kervern fit un geste attestant qu'il prenait un parti décisif.

—Commandant, dit-il, quand votre corvette a échoué dans la baie, elle était soutenue par des étais.

—Oui ! dit Crochetout dont les yeux lancèrent des éclairs ; et ces étais ont été sciés lâchement.

—Eh bien !... commandant, Kerloch et moi nous étions avec ceux qui ont scié les étais.

Les quatre marins de la *Brûle-Gueule* qui étaient dans la barque et Crochetout poussèrent à la fois un cri de fureur.

—Vous étiez avec ceux qui ont scié les étais et qui nous ont empêchés de couler l'anglais ! reprit le commandant en arrêtant du geste l'élan de ceux qui l'entouraient et qui avaient fait un même mouvement pour s'élançer sur Kervern et sur Kerloch.

—Oui ! murmurèrent les deux hommes, tandis que le rouge de la honte leur montait au visage.

Crochetout saisit, avec un geste violent, la crosse d'un pistolet dont le canon était passé dans sa ceinture :

—Tonnerre ! s'écria-t-il, je...

Puis, se calmant brusquement :

—Vous venez de nous sauver la vie, reprit-il, et si les balles anglaises vous ont épargnés, ce n'est pas votre faute...

Et après un silence :

—Continuez ! dit-il.

—Le bon Dieu devait nous punir ! reprit Kervern, le jour de la pêche au varech, nous trouvions le couronnement de la corvette, et sous le nouveau nom qu'elle portait nous avons vu celui que le père lui avait donné...

—La *Notre-Dame-d'Auray* ? dit Crochetout avec étonnement.

—Oui ; c'était le père qui l'avait construite, c'étaient Kerloch et moi qui y avions travaillé.

—A Lorient ?

—Oui, commandant.

—Ah ! tonnerre ! je comprends !

—Le père aimait la corvette, son dernier enfant, continua Kervern avec émotion. Alors Kerloch et moi ça nous a remués... ça nous a mis l'âme en pantenne, et alors moi j'ai dit à Kerloch :

—Le père qui est là-haut doit ne plus aimer ses enfants qui ont aidé à détruire son œuvre, mais il doit aimer le brave marin qui l'a si crânement défendue. Kerloch m'a répondu : "Vieux ! faut nous dévouer pour celui que le père aime : il a besoin de nous, allons-y !" N'est-ce pas, Kerloch, que tu as dit cela ?

—Oui ! dit Kerloch d'une voix émue.

—Alors, poursuivit Kervern, nous voulions aller dans les genêts, où nous croyions que vous étiez.

—Nous nous étions donné rendez-vous au carrefour des Trois-Croix.

—Et là nous avons su que vous étiez dans les grottes de la falaise.

—Comment l'avez-vous su ? demanda Crochetout que tous ces détails intéressaient au plus haut point.

—En écoutant la conversation d'Algaric et de Séverin.

—Qu'est-ce que ces hommes ?

—Algaric, c'est le folgoat, et Séverin est le fils d'Yvanec Anaïrou, le fermier de Crozon.

—Nous les avons suivis, épiés, écoutés, ajouta Kerloch, et quand Algaric a dit qu'il allait à la pointe de la Chèvre où était son embarcation nous nous sommes élancés, car un canot, c'était un moyen de vous sauver tous...

—Après ? après ? demanda Crochetout en le voyant s'arrêter.

—Quand nous sommes arrivés à la pointe de la Chèvre, reprit Kervern, nous n'avons rien vu, nous ne savions comment trouver le canot.

—Alors, dit Kerloch, le poulpican est venu à nous.

—Le poulpican ? répéta Crochetout.

—Oui, le muet, Philopen : il a surgi sans que nous sachions d'où ni comment, il nous a fait signe de nous arrêter et de nous approcher.

—Et la Mary-Morgan était avec lui, ajouta Kervern.

—Et pendant que le poulpican gesticulait en poussant des grognements sourds, la Mary-Morgan nous disait où il fallait aller pour trouver la chaloupe du folgoat. Mais nous ne comprenions pas, et nous ne savions si nous devions avoir confiance.

—Et alors, reprit Kervern, c'est Kernoe qui est venu.

—Kernoe ! s'écria Crochetout.

—Oui, commandant ; lui et Philopen ils ont fait des signes, et puis la Mary-Morgan a parlé, et puis Philopen, et ils se sont sauvés dans les genêts sans que nous puissions voir par où ils passaient.

—Alors Kernoe nous a dit de le suivre, et nous l'avons suivi. Il nous a conduits de roche en roche jusqu'à celle où était l'embarcation, il nous a ordonné de nous cacher à l'avant et à l'arrière, et puis il nous a dit : "Le folgoat va venir, il s'embarquera, il va accoster les Anglais, il recevra des papiers, et quand il reviendra, vous vous emparerez de lui, vous prendrez ses papiers, vous le jetterez à la mer et vous irez chercher les bleus qui sont dans la grande caverne, et vous les conduirez à la pointe de Dinan."

—Et il nous a dit comment il fallait prévenir Philopen que le coup était fait.

—Et comment, à l'écueil des Trois-Pêcheurs, nous trouverions attaché le bout d'amarre qui devait nous aider à lutter contre le courant... Et là-dessus Kernoe s'est ensauvé après nous avoir fait jurer de sauver d'abord le commandant, et cela au nom de Philopen le poulpican !

—Alors nous avons attendu, mais pas longtemps ; Algaric est venu, et ce qu'il a dit avec l'autre nous a prouvé que Kernoe ne nous avait pas trompés.

—Quel autre ? demanda Crochetout.

—Je ne sais pas, commandant, celui avec qui il était et que nous avions vu dans les genêts, et qui doit être un grand chef.

—Et puis, Algaric s'est embarqué... et vous savez le reste.

—Mais, dit Crochetout en cherchant à comprendre ces paroles qu'il entendait et dont il ne pouvait parfaitement saisir le sens, mais quelle est cette barque qui, si identiquement semblable à celle-ci, a surgi tout à coup au moment où les Anglais allaient nous écraser ?

—C'est la barque de Philopen.

—Il a donc une barque semblable à celle-ci ?

—Il paraît, commandant.

—Comment ! tu n'en es pas sûr ?

—Non, commandant, je n'en savais rien.

—Mais quand tout à l'heure, au moment de doubler cette pointe, nous avons été pris entre deux feux, comment nous en sommes-nous tirés ? Je ne me l'explique pas encore.

—Tout ce que je sais, commandant, c'est que nous venions d'atteindre l'écueil des Trois-Pêcheurs, et que j'ai saisi l'amarre juste au moment où les quatre chaloupes anglaises nous coupaient le passage. J'ai hélé sur l'amarre avec Kerloch, il faisait si noir au milieu de la fumée que je n'ai rien pu voir... Et toi, Kerloch ?

—Moi non plus.

—Quant à moi, commandant, dit Hervey qui, comme Crochetout, avait écouté avec une attention profonde ce que venaient de dire les deux marins, quant à moi, j'étais à l'extrême avant de la barque, et, au moment même où nous rasions l'écueil sur lequel ils relevaient l'amarre, j'ai vu surgir brusquement de derrière ce rocher une embarcation qui nous a rasés et a couru droit sur les Anglais. Je n'avais pu tout d'abord reconnaître cette embarcation, mais, en réfléchissant, je me rappelle qu'elle était construite exactement comme celle-ci.

—Et moi, commandant, ajouta Cartahut, j'ai relevé aussitôt le canot qui nous a passés sous l'avant, en plein, et il n'était pas à deux brasses de nous que la fusillade éclatait à son bord.

—Mais combien donc y avait-il d'hommes à bord de ce canot ? demanda Crochetout.

Personne ne put répondre.

—Et, reprit le commandant, qu'est devenue cette embarcation ? que sont devenus ceux qui la montaient ?

Kervern secoua la tête.

—Le poulpican est le mari de la fée, dit-il, et la Mary-Morgan est la sorcière des eaux !

Crochetout réfléchissait profondément.

—Du diable si je sais ce que tout cela signifie ! murmura-t-il.

Ses regards se reportèrent vers la haute mer. Les canots anglais s'étaient ralliés, et, soit qu'ils eussent constaté l'anéantissement de la barque qu'ils supposaient être celle qu'ils avaient poursuivie, soit que, épuisés par ce combat si long et si infructueux, ils eussent jugé prudent de retourner vers l'escadre, ils s'éloignaient de la côte, lentement, comme à regret, mais enfin ils s'éloignaient.

Crochetout écoutait attentivement en même temps qu'il suivait de l'œil les embarcations qui s'éloignaient.

Aucun autre bruit que celui causé par le murmure des flots et les rafales de la bise ne parvenait jusqu'à la pointe derrière laquelle la barque était immobile.

—Ils n'attaqueront pas Delbroy ! dit le commandant avec un soupir de soulagement.

XIII

LA POINTE DE DINAN

L'embarcation, telle qu'elle était placée, ne pouvait être vue de la haute mer, ainsi que je l'ai expliqué précédemment. La pointe de Dinan est un amas de rochers qui, s'avancant brusquement dans les flots, affecte assez bien la forme d'un F, dont la base serait soudée à la falaise. Un quartier de roc forme le trait supérieur de la lettre : ce quartier se termine par un arceau à jour, et une autre masse d'écueils imite le

signe central de la lettre. De la disposition de ces rochers résulte une petite anse dans laquelle la vague vient se jouer, et c'était dans cette anse que Kervern et Kerloch avaient conduit la barque.

En face d'elle, les falaises se dressaient à pic, continuant leur ligne majestueuse qu'interrompait une crevasse qui, coupant le bloc de sa base à son sommet, formait une éclaircie permettant à l'œil d'aller se perdre dans une vallée étroite et profonde.

—Devons-nous donc demeurer ici jusqu'à la nuit, demanda Crochetout.

—Il faut attendre, commandant, dit Kervern.

—Attendre quoi ?

—Que Kernoë nous ait fait le signal.

—Quel signal ?

—C'est que j'ai oublié de vous dire qu'au moment où Kernoë nous faisait cacher dans la barque du folgoat, quand il nous remettait le papier que vous savez, il nous a donné des instructions que nous devons suivre.

—Mais ce signal ?

En ce moment une colonne de fumée opaque s'éleva à l'entrée de la petite vallée.

—Le voilà ! dit Kerloch en se baissant pour saisir et ramener à lui l'amarre attachée à l'avant de la frêle embarcation.

—Tiens bon ! dit Kervern en aidant son compagnon.

Tous deux se mirent à haler sur le câble.

La barque s'avança doucement vers la terre, conduite avec une prudence extrême au milieu des écueils sans nombre qui pointaient de tous côtés autour d'elle.

Crochetout ne formula aucune question. Kervern et Kerloch hâlaient toujours et la barque s'approchait de plus en plus. Bientôt elle s'arrêta : son avant venait d'entrer dans le sable fin de la grève.

Crochetout sauta dans l'eau ; ses compagnons l'imitèrent. Tout à coup, de derrière un quartier de roc, s'élança un homme costumé en matelot.

—Kernoë ! s'écria Crochetout.

Puis, fronçant les sourcils :

—Matelot ! dit-il d'un ton menaçant, vous avez déserté votre bord sous le feu de l'ennemi.

Kernoë tressaillit.

—Commandant, dit-il, ne m'interrogez pas, je ne saurais répondre ; ne me blâmez pas, je ne pourrais me défendre. Laissez-moi seulement vous dire et vous jurer, sur mon honneur, que depuis l'instant où, voyant la *Brûle-Gueule* perdue, je me suis élançé par-dessus le bord, je n'ai eu qu'une pensée, qu'un but : vous procurer tous les moyens possibles de vous sauver, vous et mes compagnons. Le ciel a couronné mes efforts, car aujourd'hui j'ai atteint ce but. Vous êtes ici en sûreté.

—Ce matin, dit Crochetout, nous avons combattu les Anglais sans vous !

—Ce matin, commandant, tandis que vous luttiez dans la caverne, j'organisais les moyens de sauvetage, grâce auxquels à cette heure, vous avez pu échapper à une mort certaine.

Crochetout lui saisit les mains.

—Mais Delbroy, Nordêt et trois autres sont dans la caverne, dit-il ; il faut les sauver !

—Je les sauverai, commandant, ou je mourrai avec eux !

Il n'achevait pas qu'un roulement sourd fit vibrer les échos de la petite baie.

—La fusillade ! dit Hervey.

—On se bat sur la falaise ! dit le commandant.

—Silence ! dit Kernoë avec un geste impérieux.

Tous prêtèrent une oreille attentive ; le bruit devenait de plus en plus distinct, c'était effectivement celui d'une fusillade vivement engagée.

—C'est dans la direction de la pointe de la Chèvre ! dit Hervey.

—C'est Delbroy qu'on attaque ! s'écria Crochetout ; après les Anglais les chouans ! Tounerre, en avant !

—Commandant, dit Kernö en arrêtant Crochetout, avez-vous foi en moi ?

—Oui, dit le corsaire sans hésiter.

—Eh bien ! laissez-moi prendre le commandement de vos hommes ! Je vous jure que, s'il en est temps, nous sauverons nos amis.

—Va, dit Crochetout ; j'obéirai le premier.

Kernö adressa un geste impérieux à Kervern et à Kerloch, qui s'élançèrent vers l'étroite vallée. Le bruit de la fusillade devint de plus en plus vif.

En cet instant une voix plaintive fit entendre un chant bizarre et mélodieux. Tous relevèrent la tête : sur la falaise venait d'apparaître une jeune femme drapée dans un long manteau.

—La Mary-Morgan ! murmura Kervern.

Une pierre tomba aux pieds de Kernö, et la jeune fille disparut comme si elle se fût enfoncée dans quelque excavation du rocher.

Kernö ramassa vivement la pierre ; un papier y était attaché par une petite corde. Le jeune homme détacha le papier, l'ouvrit, le parcourut des yeux et poussa un cri rauque.

Sur ce papier, il y avait quelques lignes d'une écriture tremblante, accompagnée d'une signature à peine lisible. Ces deux lignes contenaient ces mots :

“ S'il est vrai que vous soyez encore vivant, sauvez Jeanne. Le père a juré de la tuer, parce qu'elle a livré le secret des grottes, et vous savez s'il doit tenir son serment ! ”

Kernö demeura comme foudroyé. Au loin la fusillade retentissait de plus en plus vive.

XIV

LE FRÈRE.

—Le Caër, tant que le prêtre n'aura pas béni notre union, je puis dire non...

—Mariic !

—Je puis dire non !

—Mariic !

—Et, je le jure, sur la vie de mon père, si vous me refusez, je le dirai !

Le Caër demeura immobile et comme foudroyé ; cette conversation avait lieu à voix très-basse sur le seuil de la grange du fermier du Crozon.

Les deux promis étaient isolés de la foule des invités ; Mariic avait l'œil en feu, le geste vif et impérieux ; Le Caër, le front courbé, paraissait en proie à une pénible hésitation.

Mariic appuya ses doigts sur la manche de la veste du jeune homme :

—M. le recteur ne viendra que ce soir à huit heures, dit-elle, ainsi qu'il vient de le faire dire, parce que la nuit il aura moins de danger à courir.

“ Nous avons donc plus de six heures devant nous, Le Caër !

—Cela est vrai, Mariic.

—Il ne faut pas une heure pour aller d'ici au cromlec'h.

“ Un quart d'heure pour faire ce que je vous dis de faire, et une heure pour revenir : en tout deux heures un quart au plus, faut-il davantage ?

—Non !

—Alors, faites-le !...

—Mais... je...

—Le Caër ! interrompit Mariic avec violence, je vous l'ai juré sur la vie de mon père ! je vous le jure encore : si vous refusez de le faire, jamais, non jamais je ne serai votre femme, et au moment où le recteur viendra, je dirai : non !

Ces paroles furent prononcées avec un accent tellement net et tellement ferme que le promis demeura muet et qu'il ne trouva pas un mot pour répondre. Avec son instinct de femme, Mariic devina ce qui se passait dans l'esprit de celui qui allait être son époux.

Se rapprochant doucement, elle lui sourit avec une grâce parfaite, et lui prenant la main qu'elle pressa tendrement :

—Jean, dit-elle, est-ce vrai que vous m'aimez ?

—Oh ! fit simplement le Caër en levant les yeux sur sa future.

—Alors pourquoi hésitez-vous à la première preuve d'amour que je vous demande ?

—Vous avez raison, Mariic, dit brusquement le jeune homme ; je n'hésite plus, je ferai ce que vous demandez !

—Le mensonge que vous allez faire, Jean, Dieu vous le pardonne, car il lit dans nos cœurs !

Le Caër s'inclina doucement ; puis, se redressant vivement :

—Mariic, dit-il, avant de vous quitter, ne me direz-vous pas au moins pourquoi depuis trois semaines vous m'avez défendu de franchir le seuil de cette maison qui va être la nôtre ?

Mariic secoua doucement la tête :

—Jean, dit-elle, quand le prêtre aura béni notre union, je n'aurai aucun secret pour vous et vous saurez tout. Jusque-là, ne m'interrogez pas, je ne pourrais vous répondre. Quand je vous ai demandé la clef de notre maison et que je vous ai fait promettre de ne pas même vous en approcher avant que je vous le dise, j'ai agi suivant la volonté de Dieu qui me guidait... Vous avez tenu religieusement votre promesse, Jean, et je vous remercie ; mon affection pour vous s'est accrue de ce que vous avez bien voulu faire...

—Oh ! Mariic, interrompit le jeune gars, vous savez bien que non-seulement j'ai fait ce que vous me demandiez, mais encore que j'ai gardé le secret de cette demande, et que personne ne sait que je ne suis pas entré dans la maison depuis plus de trois semaines.

—Oui, Le Caër, vous avez bien agi, aussi vous voyez que je vous aime !

—Mariic !...

—N'insistez plus, mon ami, faites ce que je vous ai dit de faire, et je vous promets sur le salut de mon âme, sur mon éternel repos, que demain, à pareille heure, vous saurez tout... Mais, ce secret, je ne puis le confier qu'à mon mari...

Jean fit un geste de résignation.

—Mariic, dit-il en regardant la jeune fille, jurez-moi que vous m'aimez !

—Je vous le jure ! dit vivement Mariic, et je vous jure aussi, Jean, que je vous aimerai toujours.

Jean s'approcha de la jeune fille qui lui tendit le front : le jeune homme déposa un baiser timide sur le frais visage de sa fiancée.

Se redressant vivement avec un geste énergique indiquant une résolution prise, il traversa la cour et d'un pas ferme il marcha droit vers Yvanec qui n'avait pas quitté sa place.

Quelques instants avant que cette conversation n'eût lieu, un paysan, couvert de sueur et de poussière et comme excédé par une marche fatigante, était arrivé à la ferme, demandant à parler à Mariic et à son promis. Ce paysan avait annoncé que le recteur ne viendrait qu'après la nuit close, puis il était reparti aussitôt pour accomplir une autre mission.

Quand Le Caër eut quitté Mariic et se fut rapproché d'Yvanec auquel il parla, le bruit se répandit aussitôt que le marié devait aller au-devant du recteur, et que Mariic avait imposé cette condition à l'amour du jeune paysan.

Effectivement, après avoir échangé quelques mots avec le fermier, Le Caër prit son penbas et quitta la ferme. Il allait chercher le prêtre et protéger sa venue ; cela paraissait tellement naturel en telle circonstance que tout le monde applaudit à la résolution prise par le jeune homme.

Au moment où Le Caër quittait la ferme, Catherine et Séverin arrivaient dans la cour.

Séverin quitta brusquement sa sœur, et, l'œil hagard, la main frémissante, écartant violemment ceux qui se trouvaient sur sa route, ne répondant à aucun des saluts qu'on lui adressait au passage, il parvint jusqu'à l'endroit où Yvanec se tenait immobile.

Le fermier, de plus en plus absorbé dans les réflexions poignantes qui tourmentaient son âme, ne parut pas s'apercevoir de la présence de son fils. Séverin regarda son père, hésitant évidemment sur ce qu'il devait faire.

—Père ! dit-il enfin.

Yvanec ne bougea pas ! il n'avait pas entendu.

—Père ! répéta Séverin.

Le fermier tressaillit et leva les yeux.

—Ah ! dit-il avec un accent d'indifférence profonde et en homme qui parle tout en ne pensant pas à ce qu'il dit, ah ! c'est toi, Séverin ?

—Oui, mon père !

Yvanec était retombé dans sa muette rêverie. Séverin se rapprocha de lui.

—Père ! dit-il vivement, est-ce vrai que ce soir vous tuerez Jeanne.

Yvanec se redressa comme s'il eût été mordu par un serpent : il était devenu d'une pâleur livide, un tremblement convulsif agita tout son être ; il regarda Séverin sans prononcer un mot, mais ce regard, ce silence étaient plus éloquents que le plus éloquent discours.

Séverin, d'ordinaire, n'osait supporter le poids du regard d'Yvanec quand le regard était empreint de colère, mais, cette fois, le jeune homme ne sourcilla pas, et même il redressa la tête en répétant cette question foudroyante :

—Est-ce vrai que ce soir vous tuerez Jeanne ?

—Oui ! dit Yvanec d'une voix sourde, je tuerais Jeanne, si Jeanne refuse de m'obéir !

Séverin frémit, mais faisant un effort pour se contenir :

—Jeanne est votre fille ! dit-il.

—Raison de plus pour que ce soit moi qui la frappe si elle est coupable !

—Père !

—Assez ! s'écria Yvanec avec un geste impérieux.

XV

LE SERMENT.

Séverin s'était reculé devant le geste presque menaçant de son père. Le jeune homme courba le front, Yvanec, habitué à une obéissance passive, avait repris son attitude et son immobilité glaciale.

Les paysans qui encombraient la cour et qui, hommes, femmes, enfants et vieillards, étaient décidés à attendre la venue du recteur, à quelque heure que dût avoir lieu cette venue ; les paysans se tenaient à distance suffisante du fermier et de son fils pour qu'ils fussent dans l'impossibilité de surprendre aucune de leurs paroles.

Séverin hésita encore, puis enfin sa résolution surmonta ce moment de doute.

—Père ! reprit-il en s'avançant de nouveau.

Yvanec le regarda plus fixement et avec une expression plus farouche et plus impérieuse.

—Père, continua le jeune homme, dites-moi que vous ne tuerez pas Jeanne ! dites-le-moi, je vous le demande à genoux !

—Séverin, dit le vieillard d'une voix ferme, je te défends d'insister ; je te le défends au nom du respect que tu me dois !

—Mon père, il faut que j'insiste...

—Tais-toi !

—Mon père, dites-moi que vous ne tuerez pas Jeanne !

—Jeanne a vendu mon honneur, dit Yvanec d'une voix sourde pour racheter sa faute, il me faut son sang ! Eh bien ! ce sang coulera !

—Père !...

—Je l'ai juré !

Séverin saisit respectueusement la main du vieillard.

—Et moi, votre fils, dit-il, je vous jure que si vous tuez votre fille, je me tuerais aussi ?

—Séverin ! s'écria le vieillard.

—Je le jure, mon père !

Yvanec repoussa la main que lui aussi avait saisie.

—La volonté de Dieu s'accomplira ! dit-il d'une voix ferme.

Il n'achevait pas qu'un nuage de poussière s'élevait sur le sentier conduisant à la ville. Catherine se précipita vers le fermier :

—Père, dit-elle, M. de La Prévalaye !

Yvanec tressaillit, Séverin poussa un cri de joie ; mais le vieillard, lançant sur son fils un long regard, secoua tristement la tête avec une expression de physionomie qui fit pâlir le jeune gars.

Trois cavaliers arrivaient au galop par le sentier et débouchaient dans la cour de la ferme, salués par des cris enthousiastes et des acclamations frémissantes.

—Salut, mes gars, et que Dieu soit avec vous ! dit M. de La Prévalaye en mettant pied à terre.

MM. d'Estournel et d'Almoy accompagnaient le chef royaliste ; il y avait bien longtemps que le marquis n'était venu visiter cette partie de la Cornouailles, aussi son apparition était-elle un sujet de joie pour tous les gars.

Quand, à l'aide de quelques-unes de ces bonnes paroles que tous les hommes qui ont l'instinct du commandement savent trouver, le marquis eut répondu à l'enthousiasme dont il était l'objet, il marcha vers Yvanec auquel il donna cordialement la main.

—Entrons dans ta ferme ! dit-il.

Et il se dirigea vers la porte, mais le vieillard le retint avec un geste respectueux, mais inflexible.

—Dans la grange, monsieur ! dit-il en désignant les grands bâtiments qu'avaient envahis les paysans ; nous monterons dans la chambre des fils.

La Prévalaye regarda le fermier avec étonnement.

—Pourquoi pas là ? demanda-t-il.

—Monseigneur, vous savez que cela ne se peut.

—Je sais !... mais, sur mon honneur, non, je ne sais rien. Yvanec baissa la tête.

—Alors je vous apprendrai tout ! dit-il, mais n'insistez pas, monseigneur, je vous en conjure !

—Eh bien ! allons dans la grange ! dit le marquis.

Yvanec lança sur le bâtiment un regard rapide comme pour s'assurer que les fenêtres et la porte étaient bien et dûment closes, puis ce regard se reportant sur Séverin, qui était demeuré respectueusement à une courte distance du général chouan, le fermier adressa à son fils un geste pour le faire approcher. Séverin obéit sans hésiter.

—Viens avec moi ! lui dit le vieillard.

Pendant ce temps, M. de La Prévalaye avait échangé quelques paroles rapides avec MM. d'Estournel et d'Almoy.

Se tournant vivement vers Yvanec :

—Conduis-moi ! dit-il.

Le vieillard, suivi de son fils, précéda le général jusqu'aux bâtiments de la grange : il le conduisit dans cette salle du premier étage dans laquelle nous avons pénétré le soir même du terrible événement de la baie de Dinan.

—Séverin peut-il entrer, monseigneur ? demanda respectueusement le fermier en s'effaçant pour laisser passer le chef royaliste.

—Oui, répondit M. de La Prévalaye avec un geste affirmatif.

Yvanec fit entrer Séverin, puis, entrant à son tour, il ferma soigneusement la porte. M. de La Prévalaye, attirant à lui un siège, prit place devant une petite table.

—Que s'est-il passé dans la presqu'île depuis la nuit où, après avoir emmagasiné dans les grottes les livres sterling et la poudre que nous envoyaient les Anglais, j'ai dû quitter la Cornouailles ? demanda M. de La Prévalaye.

—Monseigneur, vous le savez ! dit Yvanec en s'inclinant.

—Qu'importe, dis toujours ! il faut, pour la sécurité de notre cause, que je puisse contrôler la justesse de tous les récits ; réponds, que s'est-il passé ?

Yvanec baissa les yeux.

—Le secret des grottes de Crozon a été livré ! dit-il.

—A qui ?

—Aux bleus qui avaient échappé en combattant les Anglais dans la baie de Douarnenez !

—Après ?

—Tous devaient mourir afin que le secret mourût avec eux...

—Oui, M. d'Estournal fit prévenir la flotte. On crut un moment que tous les bleus cherchaient à fuir par mer, puis, l'embarcation coulée, quand on fut certain que tous ceux qui la montaient étaient morts, qu'aucun n'avait pu échapper, on s'aperçut que cinq bleus étaient restés dans la caverne et cherchaient à fuir par la falaise.

—Oui, monsieur le marquis.

—Ce que l'on m'a dit est donc l'exposé fidèle de la vérité ?

—Parfaitement fidèle jusqu'ici, dit Yvanec, je n'ai aucune objection à faire, aucune erreur à relever.

—Ensuite ?

—Les cinq bleus furent cornés sur la falaise, dans les gonds. Les gars s'avancèrent, le combat commença ; sur ces cinq bleus, trois furent tués sur place et les deux autres se jetèrent à la mer du haut de la falaise en voyant qu'ils ne pouvaient lutter contre nous.

Puis se tournant contre Séverin :

—Le gars y était ! ajouta-t-il.

—Et j'ai tué deux des trois bleus ! dit Séverin.

M. de La Prévalaye réfléchit durant quelques secondes.

—Les cadavres de ces hommes ? demanda-t-il.

—On les a retrouvés le lendemain tous trois ! dit Yvanec.

—Et ceux des deux hommes qui se sont lancés du haut des falaises ?

—La mer a rejeté tant de cadavres dans les vingt-quatre heures qui ont suivi cette journée de combat qu'il a été impossible de constater si les corps de ces deux hommes étaient bien parmi ces cadavres, mais ils devaient y être. Comment eussent-ils pu se précipiter du haut de la falaise sans se tuer, sans se fracasser contre les rochers ?

—Cela est vrai.

—Donc, tous sont morts.

—Quant à ceux qui ont été poursuivis par les Anglais, pas un n'a survécu. Ainsi, le secret des grottes a été étouffé presque en même temps qu'il avait été livré.

—Oui, monsieur le marquis.

—Maintenant, qui avait livré ce secret des grottes ?

—Jeanne !

—Ta fille !

Un silence terrible suivit cet échange de paroles.

M. de La Prévalaye se leva lentement et s'avancant vers Yvanec, il lui tendit cordialement la main avec un geste empreint des plus affectueux sentiments.

—Mon vieil ami, lui dit-il avec un accent sympathique admirablement en accord avec le geste qui accompagnait les paroles, mon vieil ami... je comprends tout ce qui doit se passer en toi ! Tu connais nos lois, nos serments, Yvanec ! et tu sais qu'aucun de nous ne peut s'y soustraire ! Les traîtres doivent être punis de mort ! Cadoudal et Marmont savent que le secret des grottes, où étaient renfermés les trésors de l'armée, a été livré. Il faut que celui qui a vendu ce secret soit puni ! au nom du roi, Yvanec, il le faut ! D'Estournal t'a accordé jusqu'à ce soir.

Yvanec étouffa un soupir :

—Justice sera faite, monsieur le marquis ! dit-il d'une voix rauque.

Un nouveau silence suivit ces paroles :

—Qui punira ? demanda de La Prévalaye avec émotion.

—Moi ! répondit Yvanec.

—Mon père ! s'écria Séverin en se précipitant, j'ai juré que...

—Yvanec interrompit son fils avec un geste superbe et se tournant vers le chef royaliste :

—Monsieur le marquis, dit-il, faites arrêter cet homme, car cet homme a juré de s'opposer à la punition de la coupable !

Séverin recula, M. de La Prévalaye se jeta entre lui et la porte, comme pour lui couper la retraite :

—Séverin ! dit-il, Jeanne est ta sœur et je sais tout ce que tu dois souffrir, mais avant d'être homme, tu es soldat, avant de t'appartenir à toi, tu appartiens à Dieu et au roi ! Amour,

affectien, joie, bonheur, haine, tout doit être sacrifié au bien de la cause que nous servons. Tu dois tout faire taire, tout refouler en toi, quand il s'agit de l'intérêt de tous. Avant d'être père, Yvanec est serviteur du roi et tu vois qu'il se souvient. Jeanne a livré le secret des grottes une fois, elle peut le livrer une seconde. Or, ce secret, c'est notre fortune, notre sécurité à tous, c'est l'assurance de nos succès, c'est notre ressource en cas de revers. Il faut que ce secret soit à nous ! Il faut qu'il soit étouffé dans la bouche qui peut s'ouvrir pour le livrer ! Jeanne a livré ce secret, Jeanne doit mourir et elle mourra !...

—Jamais ! s'écria Séverin.

La Prévalaye lui appuya rudement la main sur l'épaule.

—Ecoute, reprit-il, tu vas tout comprendre. Depuis trois semaines, les Anglais ont trois millions à débarquer : ces trois millions, qu'une succession de circonstances contraires a empêché d'être transportés à terre, nous sont en ce moment d'une utilité absolue, car nos gars manquent de pain et de vêtements. Eh bien ! ces trois millions doivent être débarqués cette nuit dans les grottes. Avant ce débarquement, il faut que le secret soit assuré, donc il faut que Jeanne meure !

Séverin laissa retomber sa tête sur son épaule :

—Eh bien !... Je mourrai avec elle, murmura-t-il.

M. de La Prévalaye allait répondre, quand une détonation formidable éclata au loin, faisant vibrer le sol qui frémit comme si la terre eût été agitée par une secousse volcanique.

Les trois hommes se regardèrent avec stupeur :

—Qu'est-ce que cela ? s'écria le marquis en se précipitant vers la porte.

XVI

L'ALERTE

Au moment où M. de La Prévalaye atteignait le sol de la cour, suivi par Yvanec et par Séverin, un grand tumulte régnait parmi les paysans rassemblés. Une émotion très-vive venait évidemment de s'emparer de toute cette foule.

Une grande colonne de fumée noirâtre s'élevait en tourbillonnant vers le ciel. On ne pouvait voir la base de cette colonne, ce qui annonçait qu'elle devait s'élever à une grande distance de la ferme. De temps en temps, des gerbes d'étincelles surgissaient de cette masse opaque et la parsemaient comme d'un sable d'or.

Les paysans examinaient ce spectacle extraordinaire, puis leurs regards se reportaient sur eux-mêmes, se croisaient, se heurtaient avec une expression d'interrogation anxieuse. Évidemment, ils voyaient mais ils ne pouvaient deviner la cause de ce qu'ils voyaient.

—C'est à la pointe de la Chèvre ! disait l'un.

—Non, répondit un autre, ce n'est pas si loin. c'est sur la falaise.

—On dirait que c'est à la hauteur du cromlec'h, ajoutait un troisième.

—Oui, oui, dirent plusieurs voix, c'est au cromlec'h.

—Cela a l'air d'un feu !

—Comme qui dirait un feu de monsieur Saint Jean.

—Si on était à une autre époque de l'année, on jurerait que c'est une meule qui brûle !

—Ce qu'il y a de sûr et certain, c'est que c'est un grand feu, mais qu'est-ce qui brûle ?

Et tous les regards, quittant le point de l'horizon à la hauteur duquel se dressait la colonne de fumée, s'interrogèrent de nouveau avec une anxiété de plus en plus vive.

C'était alors que M. de La Prévalaye était arrivé, accompagné d'Yvanec et de Séverin. Les trois hommes se portèrent rapidement vers l'endroit d'où l'on pouvait le mieux examiner l'horizon.

Tous trois demeurèrent un moment immobiles, mais à peine avaient-ils eu le temps de fixer leurs regards, que le vieux fermier fit entendre un cri sourd et guttural, et, saisissant le poignet de M. de La Prévalaye :

—C'est au cromlec'h ! dit-il d'une voix rauque.

—On a fait sauter les poudres ! s'écria le marquis. Encore une trahison, encore une infamie !

Yvanec avait brusquement quitté son compagnon et venait de s'élançer vers le bâtiment des écuries. En un clin d'œil, avec une agilité merveilleuse, il passa un mors dans la bouche d'une belle jument qui se prélassait au râtelier, et, la tirant dans la cour, il bondit sur les reins nus de l'animal, comme l'eût fait un jeune homme.

Alors, étendant le bras gauche pour écarter la foule, il rendit la main et partit au galop dans la direction de la colonne de fumée.

Tout cela s'était accompli si rapidement que M. de La Prévalaye n'avait pu échanger une seule parole avec le vieux fermier, et Yvanec disparaissait dans un tourbillon de poussière avant que le gentilhomme et Séverin eussent pu deviner son intention.

M. de La Prévalaye cependant ne parut pas hésiter sur le parti qu'il avait à prendre.

—A cheval ! à cheval ! cria-t-il à d'Estournal et à d'Almoy qui s'étaient rapprochés.

Puis s'adressant à Séverin :

—Viens avec nous !

Et se retournant vers les paysans :

—Allons, les gars on peut avoir besoin de vous ! ajouta-t-il. Prenez vos fusils, et à vos rangs !

—Allons-nous donc laisser la ferme avec les femmes et les enfants seulement ? dit vivement d'Almoy. Si c'était un piège, si on voulait...

—Vous avez raison, mon ami, répondit M. de La Prévalaye. Prenez vingt hommes avec vous, demeurez ici et gardez la ferme !

D'Almoy s'empressa d'obéir. Cinq minutes après, le marquis, d'Estournal et Séverin galopèrent en suivant la même direction qu'avait prise Yvanec, et précédant le groupe des chouans qui venait de se former à la hâte.

Agissant avec cette rapidité de conception et d'exécution qui a été l'une des qualités principales des chefs de cette guerre civile, d'Almoy disposa les vingt hommes qu'il avait gardés, de façon à ce qu'un coup de main ne pût être tenté sur les bâtiments de la ferme.

Dans l'instant qui avait suivi l'apparition de la gerbe d'étincelles et de fumée, le cri d'Yvanec et l'organisation rapide de la petite colonne, les femmes et les enfants s'étaient spontanément et instantanément réunis au milieu de la cour. Tous priaient, tous imploraient la miséricorde divine.

Puis, mus par un même et compréhensible sentiment de curiosité, tous se précipitèrent de nouveau vers le point où la vue dominait la campagne. Une seule femme demeura agenouillée et priant : cette femme c'était Mariic, la fiancée de Le Caër, celle dont le prêtre devait le soir même bénir l'union.

Une main vint se poser sur l'épaule de Mariic. La jeune fille tourna la tête : Ninorc'h était penchée vers elle :

—Viens ! dit-elle à voix basse : il n'y a personne et j'ai pu ouvrir !

Mariic se leva en faisant le signe de la croix. Guidée par Ninorc'h qui marchait devant, elle se glissa le long du bâtiment des granges. Toutes deux passèrent alors dans le jardin-verger, sur lequel donnait le derrière du bâtiment principal. Ce jardin était désert, mais, comme aucune muraille ne l'enclavait, M. d'Almoy avait fait placer des sentinelles sur la lièzière des genêts environnants. Il eût donc été difficile de pénétrer dans le jardin sans être aperçu des sentinelles, si, précisément du côté des granges, il n'y avait eu une cabane en planches servant de hangar pour serrer les outils de jardinage. Cette cabane, se projetant en avant, faisait comme un petit couloir entre sa muraille de chêne et le mur de pierres de l'habitation.

Dans ce couloir était percée une des fenêtres de la ferme, fenêtre condamnée par sa situation même et qu'on n'ouvrait jamais. Ce fut vers cette fenêtre que se dirigèrent les deux femmes, abritées par la muraille de bois du hangar.

Arrivée devant la fenêtre, les deux femmes s'arrêtèrent ; Ninorc'h posa ses deux mains sur le rebord du châssis à coulisses et s'efforça de le soulever. Sans doute, tout avait été préparé d'avance, car le châssis céda et se leva rapidement sous l'effort de la fille de la ferme.

—Monte vite ! dit-elle à Mariic quand l'ouverture fut assez grande.

Mariic sauta sur une grosse pierre placée auprès du mur, et de là, onjambant l'appui de la fenêtre, elle passa dans la salle intérieure de la ferme. Ninorc'h s'élança à son tour en maintenant la fenêtre d'une main, puis elle se retourna et la laissa retomber.

Les deux jeunes filles s'avancèrent alors dans la salle où régnait une demi-obscurité, car les rideaux abaissés empêchaient le jour de pénétrer jusque dans l'intérieur et le tamisaient comme eût fait un voile de toile épaisse.

La salle était toujours dans le même état que le soir où nous y avons pénétré pour la première fois ; l'aspect était le même, froid, sévère et modeste. Le lit en deuil se dressait à la même place, donnant à la pièce un caractère imposant et lugubre.

Les rideaux des autres lits étaient abaissés, à l'exception d'un seul, celui dans lequel était étendue Jeanne.

Le visage pâli par la douleur, les traits fatigués par l'insomnie, le front chargé de nuages, Jeanne avait les mains appuyées sur les draps : son corps ne changeait pas de place, mais ses bras étaient agités de minute en minute par des saccades nerveuses qui ébranlaient tout son être.

Elle ne parut pas remarquer l'entrée dans la salle des deux jeunes filles, et son regard fixe, invariablement rivé sur le lit funèbre, ne se détourna pas.

Mariic et Ninorc'h s'approchèrent de Jeanne.

XVII

LA MALADE.

Les deux servantes demeurèrent debout près du lit : toutes deux regardèrent la jeune malade qui, plongée dans une apathie profonde, ne faisait pas le moindre mouvement.

Ninorc'h leva les yeux vers le ciel en joignant les mains avec un geste de commisération : Mariic essuya deux larmes qui prelaient à l'extrémité de ses cils.

—Sainte Vierge ! murmura Ninorc'h. La pauvre chère demoiselle ! Qui donc pourrait la reconnaître à cette heure ?

Effectivement, Jeanne était bien changée. Quiconque eût vu jadis la délicate et charmante enfant, eût eu peine de se persuader en contemplant ce corps maigre et chétif, ce visage aux tons bistrés par la fièvre, cette pauvre créature enfin, portant sur tout son être les stigmates d'une horrible souffrance morale, qu'il était en face de la même personne.

—Faut-il la réveiller ? car elle dort quoiqu'elle ait les yeux ouverts, dit Mariic en se tournant vers sa compagne.

—Attends ! répondit Ninorc'h ; si elle nous voyait, nous lui dirions tout, mais puisqu'elle ne nous voit pas, attendons ! Dorothee va venir.

—Comment se fait-il qu'elle ne soit pas encore arrivée ?

—Elle a dû voir partir les gars avec monsieur le marquis et Yvanec.

—C'est ce que je me dis, Ninorc'h. Puisqu'elle a dû voir partir les gars, Dorothee doit penser que nous sommes là. Elle sait bien que j'aurai fait ce qu'elle m'a demandé.

—Ah !... écoute !...

—Quoi donc ?

Les deux femmes demeurèrent attentives. Elles se rapprochèrent de la fenêtre par laquelle elles venaient d'entrer et elles écoutèrent encore :

—J'entends marcher, dit Ninorc'h. Et toi, Mariic ?

—C'est le long de la grange, répondit la promise de Le Caër.

—Les pas se rapprochent...

Un silence suivit cet échange de paroles ; silence durant lequel on pouvait entendre le bruit irrégulier de la respiration

de la fille du fermier. Cette respiration était courte, haletante, pénible même pour l'oreille qui l'entendait, car elle décollait une vive souffrance de la malade.

Mariic avait eu raison de le dire, Jeanne dormait les yeux ouverts, ou du moins, si sa prunelle était dilatée, sa paupière relevée, la faiblesse de la jeune fille était telle, qu'elle avait perdu la faculté de voir et peut-être celle d'entendre.

Quelques minutes s'écoulèrent, puis un petit coup sec fut frappé extérieurement à la fenêtre par laquelle étaient entrées Mariic et Ninorc'h, tandis que la lumière du jour, frappant les vitres, dessinait une forme fantastique comme celle d'une ombre chinoise.

—C'est Dorothée ! dit vivement Mariic. Ouvre, Ninorc'h !

Ninorc'h releva rapidement le châssis de la fenêtre : la mine fûtée de la marchande se dessina dans l'encadrement. Avec une légèreté extraordinaire, Dorothée grimpa par-dessus l'appui de la fenêtre : les deux femmes lui tendirent les mains.

—Eh bien ? demanda-t-elle vivement. Qu'est-ce qu'elle vous a dit ? Est-elle contente ? est-elle décidée ? est-elle...

—Elle ne nous a pas encore vues, répondit Ninorc'h.

—Pas encore vues ! Ah ! sainte Aubierge et sainte Monique ! Mais qu'est-ce que vous avez donc fait ? Mais le temps s'écoule, mais...

—Nous vous attendions, dame Dorothée, dit Mariic.

—Eh bien ! me voilà ; maintenant dépêchons-nous ! Quo tous les saints et notamment saint Médéric nous protègent. Si Yvanec revenait et nous surprenait, il serait capable de nous tuer comme des poules !... Saint Abdon et saint Alain ! quand je pense à cela, j'en ai les cheveux qui me dressent...

“ Voyons toujours comment est la petite ! ”

Et Dorothée marcha vivement vers le lit dans lequel Jeanne demeurait comme privée de sentiment. Sans doute l'aspect de la jeune fille frappa vivement la bourgeoise de Telgruc, car elle demeura bouche bée et leva les yeux vers le ciel avec une expression de vive douleur.

—Ah ! ma bonne sainte Vierge ! mère de Dieu ! dit-elle enfin avec des larmes dans la gorge : pouvez-vous permettre de telles choses ! Une si belle enfant ! Pauvre chérie, que je n'ai pas vue depuis six semaines. Ah ! jour du ciel ! continua-t-elle en changeant de ton brusquement et tandis que le rouge de la colère lui montait aux joues, si Yvanec était mon mari et que Jeanne fut ma fille... ou seulement ma nièce... ou ma filleulle... ou ma... sainte Frisque et sainte Lydie, qui encadrez ma patronne ! c'est-à-dire que je le ferais cuire à petit feu.

—Oh ! dit vivement Ninorc'h, le maître est bon.

—Il est bon ! il est bon ! répéta Dorothée avec aigreur. En voilà la preuve ! mais il ne s'agit pas de s'amuser ici. Voyons, voyons, il faut que nous nous en allions et que la petite vienne avec nous à cette heure.

Mariic s'était approchée vivement du lit :

—Mademoiselle ! mademoiselle ! dit-elle en se penchant vers la malade.

Jeanne ne fit pas un mouvement ; elle n'avait point entendu.

—Mademoiselle ! mademoiselle ! répéta Ninorc'h.

—Saint Luc et saint Brieuc ! s'écria Dorothée. La pauvre chère enfant est-elle donc devenue sourde ? Cependant il faut qu'elle entende, le temps s'écoule.

Et, saisissant les mains de Jeanne, elle les secoua doucement et frappa dans la paume de petits coups secs pour essayer de ramener la circulation.

Jeanne avait les mains couvertes d'une sueur froide et toujours agitées par des secousses violentes. Évidemment, la jeune fille était sous l'empire d'une crise nerveuse.

—Quand mademoiselle a été malade en revenant de Quimper, dit Ninorc'h, elle est demeurée des heures entières comme cela.

—Sainte Dorothée, ma patronne ! mais qu'est-ce que nous allons donc devenir, si elle ne peut pas marcher ? Yvanec va revenir. Il la tuera ce soir... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

Et la pauvre femme se tordait les mains.

—Si Jean était revenu, dit Mariic, il nous aiderait.

—Non, non, dit vivement Ninorc'h ; il ne faut pas que le maître puisse penser que Jean nous a aidés ; sa colère serait terrible et il le tuerait !

—Mais alors, que faire, que faire ? disait Dorothée. La laisser ici, c'est la vouer à la mort ; et lui... oh ! il ne survivrait pas !

—Mademoiselle ! mademoiselle ! entendez-vous ? réveillez-vous, criait Mariic.

—Jeanne ! ma mignonno, ajoutait Dorothée. Ecoutez-moi, nous voulons vous sauver !

Jeanne ne bougeait pas.

—Mais le temps s'écoule ! dit Mariic avec désespoir.

—Eh bien ! s'écria Ninorc'h avec résolution, emportons-la.

—Ninorc'h a raison, dit Dorothée.

—Mais, ajouta Mariic, comment pourrez-vous la transporter jusque dans ma maison ? la distance est trop grande ; puis on le saurait, et si le maître savait où est sa fille, il irait la chercher et la reprendre pour la tuer !

—Nous la cacherons dans les genêts et nous attendrons la nuit ! dit Dorothée. Le recteur doit venir à la nuit ; il célébrera l'office divin en mer comme de coutume, et pendant que tous les gars seront dans la baie nous emporterons Jeanne en toute sécurité ; d'ailleurs elle sera peut-être assez forte alors pour marcher et pour nous entendre.

—Et puis, ajouta Ninorc'h, la laisser ici, c'est l'abandonner à la mort avec certitude.

—Eh bien ! vite alors.

Dorothée rejeta le drap et découvrit la jeune fille. Mariic courut à un bahut, l'ouvrit et y prit des vêtements qu'elle apporta. Les trois femmes se mirent alors en devoir d'habiller Jeanne, qui se laissa faire sans opposer la moindre résistance et sans cesser d'être plongée dans cet état léthargique qui l'empêchait d'avoir conscience de ce qui se passait autour d'elle.

C'était un étrange spectacle, et qui avait quelque chose de singulièrement émouvant, que le tableau offert par ces trois femmes empressées à habiller un corps inerte et qui semblait être un cadavre. La demi-obscurité qui régnait dans la pièce donnait encore à cette scène quelque chose de plus bizarrement saisissant.

Enfin Jeanne fut habillée. Par un hasard qui expliquait la précipitation avec laquelle Mariic avait agi, c'était le bahut contenant les habits de fête que la promise de Le Caër avait ouvert. Jeanne était donc revêtue de sa plus belle parure, et à la voir ainsi inerte et pâle on eût cru qu'il ne manquait plus qu'un dernier voile : un linceul pour envelopper le corps.

Ninorc'h et Mariic prirent alors Jeanne et l'enlevèrent dans leurs bras. Dorothée courut vers la fenêtre et passa au dehors.

—Si on prévenait Catherine ? dit-elle en s'arrêtant.

—Non ! non ! s'écria Mariic. Que mademoiselle Catherine ne sache rien, qu'elle puisse jurer à son père qu'elle ignore tout, sans cela la colère du maître retomberait sur elle. Que sa sœur soit sauvée, c'est tout ce qu'il faut, et en ne la voyant plus ici elle le comprendra facilement. Non ! non ! ne disons rien à mademoiselle Catherine.

—Mariic a raison, dit Dorothée.

La petite bourgeoise était debout dans le jardin, sur la pointe de ses souliers, tendant les mains pour soutenir le corps inerte de Jeanne que Mariic et Ninorc'h s'efforçaient de faire passer par la fenêtre.

Enfin, après des efforts inouis, avec des précautions infinies, Jeanne fut descendue par la fenêtre et déposée doucement sur le sol. Les deux servantes passèrent à leur tour dans le jardin, et Ninorc'h laissa retomber le châssis vitré.

—As-tu tout rangé en dedans, demanda Dorothée, qu'on ne puisse pas supposer que ce soit l'une de nous ?

—J'ai tout remis en place.

—Maintenant, ajouta Mariic, le plus difficile commence ; et je ne puis vous aider cependant, car mon absence finirait par être remarquée, et lorsque le maître reviendra et s'apercevra de ce qui a lieu, il ne faut pas qu'un soupçon m'atteigne.

—Écoutez ! écoutez ! dit vivement Dorothée avec un accent de terreur.

Les trois femmes prêtèrent l'oreille et un bruit sourd, comme celui que ferait une troupe nombreuse d'hommes s'avancant précipitamment, retentit jusqu'à elle et les glaça d'épouvante.

—Les gars qui reviennent ! dit Mariic.

—Il est trop tard ! murmura Dorothée.

Ninorc'h se baissa vivement : elle prit dans ses bras le corps de Jeanne qu'elle étreignit et enleva avec une force dont on n'eût certes pu croire capable la jeune fille.

—Je ne l'abandonnerai pas, dit-elle avec un accent magnifique de courage et de résolution.

Et emportant son précieux fardeau, elle marcha d'un pas rapide vers les genêts. Dorothée et Mariic demeurèrent un moment en face l'une de l'autre et comme indécises sur le parti qu'elles devaient prendre.

Le bruit qui avait retenti continuait à se faire entendre et augmentait de force.

—Yvanec revient, dit Dorothée, quel parti prendre ? Il fera fouiller les genêts. Ta maison ne peut plus nous servir, Mariic, puisque ce soir tu y entreras avec ton mari.

—La cabane de mon père ! dit Mariic.

—Il sait donc ?

—Non ; mais il saura.

Le tumulte augmentait au loin, et au bruit des pas se mêlait celui des voix. Mariic avait eu raison : c'étaient e gars qui revenaient.

Dorothée adressa un geste à la promesse et s'élança dans la direction qu'avait suivie Ninorc'h. Mariic la suivit un moment du regard ; puis, levant les yeux vers le ciel, elle fit un signe de croix et se précipita vers la cour.

FIN

La 6me partie a pour titre : L'ENLEVEMENT DE JEANNE

AU BON MARCHÉ — MAISON —
ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

Grande Vente d'Automne

A UNE REDUCTION DIRECTE DE 50 P. C.

Grande Ouverture, LUNDI, le 14 NOVEMBRE

Tous manteaux, dolmans, circulaires, paletots et ulsters, ainsi que tous manteaux d'enfants, réduits de 50 pour cent. Tous scalettes, draps ottomans, drap matelas, drap broché, tweeds à costumes et à manteaux, ainsi que toutes étoffes de fantaisie pour manteaux, réduits de 50 pour cent.

Toutes nos soies noirs et couleurs. Tous nos satins noirs et couleurs. Tous nos velours unis et brochés. Toute notre grande variété de peluches en soie dans toutes les nuances, réduites de 50 pour cent.

Toutes nos étoffes à robes unies et de fantaisie. Tous nos cachemires noirs et de couleurs. Tous nos draps à costumes, réduits de 50 pour cent.

Tous nos châles doubles. Tous nos châles de velours. Tous nos châles à l'épreuve de l'eau. Tous nos châles Paisley, réduits de 50 pour cent.

Tout notre grand assortiment de lainage tricoté, réduit à 50 pour cent.

Toute notre grande variété de tweeds français, écossais et canadiens, réduits de 50 pour cent.

☛ Toutes les lignes ci-haut mentionnées ont été réduites de 50 pour cent sans égard au coûtant.

Venez tous vous convaincre de nos grandes réductions.

Vente spéciale à prix réduit de Convertes, Confortables et Couvrepieds.

Grande réduction sur tous nos tapis, rideaux, mattes, pôles, matings, franges, et autres.

AUSSI—Tous nos PRELARTS réduits de 25 pour cent.

GRANDE VENTE A SACRIFICE

AU BON MARCHÉ

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

MONTREAL

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

☛ NOUS N'AVONS PAS DE SUCCURSALE ☛

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

OCCASION!!

LES DERNIERS VOLUMES

Nous offrons en vente les derniers volumes qui nous restent en mains et qui ne peuvent plus être trouvés en librairie.

LA HAINE - - - 15 cts.	L'IDIOTE, \$1.00 réduit à - 35 cts.
LES ORPHELINES - 15 cts.	Le Manoir Mystérieux - 10 cts.
LA FILLE DE CAÏN - 15 cts.	LE CHOLERA - - - 5 cts.
LE TRAITE DU CHEVAL, 5 cts.	

Profitez de l'occasion, les derniers volumes s'enlèvent rapidement.

S'adresser à

Poirier, Bessette & Cie, 1540 Rue Notre-Dame, Montréal

☛ Envoyés franco dans tous les bureaux de poste.

EDWARD STUART

1854—RUE NOTRE-DAME Ouest—1854
MONTREAL

La réputation de la MAISON STUART est établie depuis longtemps.

Dans toutes les Expositions elle a obtenu les Premiers Prix pour ses

CAPOTS, MANTEAUX, CASQUES, MANCHONS, TUQUES, etc.,
EN FOURRURES.

Il n'est donc pas étonnant que sa clientèle augmente de jour en jour.

Les personnes qui désirent avoir des

Articles en Fourrures de Premier Choix,

et à des prix qui conviennent à toutes les bourses devraient visiter la MAISON STUART avant d'aller ailleurs.

MEUBLES!

SETS DE SALON, SETS DE CHAMBRE

BIJOUX, MONTRES EN OR ET EN ARGENT *

LAMPES, CADEAUX DE NOCES, &C, &C,

— CHEZ —

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Loterie Nationale de Colonisation!

☛ TIRAGE DU 21 DÉCEMBRE 1887 ☛

3204 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal